

287

(10)

EXEMPLAIRE SPÉCIALEMENT TIRÉ

POUR

M. [illegible]

Cordial témoignage de sincère sympathie
et de vive admiration.

Albert du Bois

LA DERNIÈRE DULCINÉE

DU MÊME AUTEUR :

A LA LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

Poèmes scéniques

PREMIER POÈME (*Homère*)

HÉLÈNE ET PÉNÉLOPE. Comédie épique en 2 actes.

SECOND POÈME (*David*)

POUR L'AMOUR DE LA SUNNAMITE. Tragédie en 3 actes.
Créé au Théâtre Royal du Parc à Bruxelles, le 14 Octobre 1910.

TROISIÈME POÈME (*Ezechiel*)

L'APHRODITE ET LE KHÉROUB. Tragédie lyrique en 3 actes.
Créé au Théâtre de la Nature à Cabourg, le 21 Août 1909.

QUATRIÈME POÈME (*Démosthènes*)

LE CASQUE DE LA DÉESSE. Pièce tragique en 5 actes.

CINQUIÈME POÈME (*l'Apôtre Paul*)

LA CONQUÊTE D'ATHÈNES. Tableau philosophique en 4 actes.
Créé au Théâtre Sarah-Bernhardt le 10 Octobre 1910.

SIXIÈME POÈME (*Juvénal*)

BÉRÉNICE. Poème tragique en 3 actes.

SEPTIÈME POÈME (*Rabelais*)

RABELAIS. Poème comique en 3 actes.
Créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens, le 11 Décembre 1904.

HUITIÈME POÈME (*Cervantès*)

LA DERNIÈRE DULCINÉE. Poème dramatique en 5 actes.
Créé pour les membres du Cercle des Escholiers au Théâtre Fémina, le 5 Juin 1908.

NEUVIÈME POÈME (*Shakespeare*)

BETTY HATTON. Pièce. — PAPHNUCE SMITH. Comédie.

DIXIÈME POÈME (*Voltaire*)

VOLTAIRE. Drame philosophique en 4 actes.

ONZIÈME POÈME (*Lord Byron*)

L'ARISTOCRATE. Drame en 4 actes.
Créé au Théâtre de Monte-Carlo, le 20 Décembre 1912.

DOUZIÈME POÈME (*Victor Hugo*)

VICTOR HUGO. Poème scénique en 3 actes.

EN PRÉPARATION :

LES QUATRE BUSTES DU TEMPLE DE L'AMOUR

Le Buste Grec : LAÏS

LAÏS ET DÉMOSTHÈNES. Pièce en 4 actes.

Le Buste Egyptien : CLÉOPÂTRE

CLÉOPÂTRE. Pièce en 4 actes.

Le Buste Romain : DOMITIA

TIGRE ET LIONNE. Pièce en 4 actes.

Le Buste Israélite : BÉRÉNICE

LES FUNÉRAILLES DE L'AMOUR. Pièce en 4 actes.

ALBERT DU BOIS

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

LA DERNIÈRE DULCINÉE

(CERVANTÈS)

POÈME DRAMATIQUE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS POUR LES MEMBRES DU CERCLE DES ESCHOLIERS, AU THÉATRE FÉMINA A PARIS, LE 5 JUIN 1908

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913



LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

Le Cycle des Douze Génies évoque scéniquement une suite d'époques essentielles de la vie morale de l'humanité. Chacune de ces époques est peinte dans la lumière que projette sur elle quelque grand esprit contemporain.

Voilà donc la relation qui existe entre les douze Génies et les douze poèmes : Les douze Génies, les douze grandes clartés, éclairent ces douze drames. Et n'est-ce pas juste, puisque ces douze époques ne nous apparaissent plus dans la nuit du passé, qu'à travers le rayonnement de ces grandes âmes ?

Ces douze Génies et ces douze époques essentielles de la vie morale de l'Humanité sont : Homère et le culte de la beauté de l'Hellas héroïque ; David et l'épopée passionnelle ardente et farouche de la jeunesse d'Israël ; Ezechiel et l'effort désespéré du Sage contre la bestialité des races maudites ; Démosthènes et l'épanouissement de la persuasive et souriante sagesse de l'Attique ; l'Apôtre Paul et la lutte entre le Judaïsme et le Paganisme moral ; Juvénal et la lutte de ce même Judaïsme contre le Paganisme civique ; Rabelais et l'épanouissement de joie de la Renaissance ; Cervantès et Shakespeare, le commencement de la décadence de la misérable Espagne, se riant des rêveurs qui sont les vrais Vivants, et le commencement de la suprématie de la noble Angleterre, dédaignant ceux qui ne pensent point et qui sont les seuls Morts ; Voltaire et l'avènement de la Raison ; Lord Byron et la crise d'égoïsme du Romantisme ; Victor Hugo et la crise de sensiblerie de la fin du XIXe siècle.

Bien entendu, l'auteur n'a pas plus prétendu peindre complètement ces " époques " qu'il n'a prétendu sculpter des statues en pied de ces " génies ". On trouvera seulement dans

chacun des douze poèmes, *un reflet* du sentiment qui domine l'œuvre dans laquelle cette époque survit. C'est ainsi que *la Vingt-cinquième Rhapsodie* (Homère) montre l'ardent amour de la Beauté, de l'Hellas Homérique ; Que *Pour l'amour de la Sunamite* (David) saigne de la passion farouche et violente qu'exprimèrent les rois guerriers et visionnaires, à qui l'on attribue les Psaumes et le Cantique des Cantiques ; Que *L'Aphrodite et le Khéroûb* (Ezechiel) évoque le terrifiant cauchemar du Prophète de la Terreur ; Que *Le Casque de la Déesse* (Démosthènes) reflète la sagesse souveraine de la souriante Athènes ; que *La Conquête d'Athènes*, (L'Apôtre Paul) vibre des généreuses illusions de l'aurore du Christianisme ; que *Bérénice* (Juvenal) retentit des colères véhémentes du citoyen Romain, menacé dans son impérieux égoïsme ; que *Rabelais* (Rabelais) s'épanouit de l'éclat de rire de l'Homme qui renaît à la Vie ; que *La Dernière Dulcinée* (Cervantès) est toute imprégnée du dédain du Castillan devant les vaincus ; que *Betty Hatton*, et *Paphnuce Smith*, clament la nécessité de ne rêver que pour soi-même : morale des incroyables aventures de l'Œuvre signée " Shakespeare " ; que *Voltaire* (Voltaire) est plein du fracas des formidables écroulements que peut provoquer le coup de plume criminel ou auguste — qui sait ! — d'un homme d'esprit ; que l'*Aristocrate* (Lord Byron) peint l'égoïsme de ces Erostrates du Romantisme, décidés à édifier à tout prix le monument de leur orgueil ; que *Victor Hugo* (Victor Hugo) exprime la Compassion, un peu irréfléchie et tumultueuse de la seconde moitié du XIXe siècle devant la misère des faibles.

Toute notre âme est en l'âme de ces hommes et nous ne pouvons que recommencer leurs rêves et revivre les drames ou les comédies de leur vie.

NOTULE SUR LE HUITIÈME POÈME (CERVANTÈS)

Les premières éditions de ce drame étaient préfacées des quelques considérations qui suivent.

I

Parmi les raisons qui ont décidé le poète à ne pas vouloir que *La Dernière Dulcinée* s'animât de la vie factice du théâtre, il en est qui tiennent au caractère et à la personne de l'auteur, il en est qui tiennent à la nature de son œuvre.

Les premières ne concernent absolument que moi-même. Les secondes peuvent intéresser tous ceux qui prendront la peine de lire ce poème. C'est pour cela sans doute que les premières seules me fourniraient la matière d'une préface qui aurait quelque chance d'être lue et discutée, à une époque où la Critique semble plus désireuse de juger les hommes que d'apprécier les œuvres et paraît vouloir borner son rôle à se faire l'écho de personnalités qui, démocratiquement, la rendent accessible à l'estimable public des concierges et des cuisinières.

Qu'importe cependant si, tout occupé à essayer de créer des œuvres, je ne trouve point de temps à perdre aux machinations compliquées qui, lorsqu'il s'agit d'un jeune auteur, déterminent les entrepreneurs de spectacles à consacrer leurs capitaux à monter tel ouvrage plutôt que tel autre ? Qu'importe si je suis d'avis que le jeu des acteurs n'ajoute quelque chose qu'aux productions d'un art médiocre et si rien ne m'a plus désappointé, par exemple, que de voir comment les artistes comprenaient les poèmes scéniques que j'aime le mieux, et combien leurs attitudes savantes étaient moins évocatrices que les caractères d'imprimerie sur les pages blanches du livre ? Qu'importe si, rendu prudent par l'exemple des

2

Maîtres, qui presque tous, écœurés et meurtris, se sont retirés de ces batailles de la scène — qui ne sont souvent que de vulgaires bagarres — je préfère m'adresser à un public plus restreint et dont je déclare me contenter ? Toutes ces raisons ont bien peu d'importance auprès de celle-ci : qu'il m'a plu de faire une pièce injouable — et injouable non seulement parce que la mise à la scène du cinquième acte est complètement impossible, mais encore — et surtout — parce que, d'après moi, tous les théâtres présents et passés ayant envisagé l'essentielle passion d'une façon inexacte, fausse et conventionnelle, j'ai essayé de faire autrement, et que, dans le monde des gens d'esprit qui servent de porte-voix au poète, il ne sert à rien d'avoir pour soi la Raison et la Vérité si l'on a contre soi le Préjugé et sa sœur cadette la Tradition.

II

Comme dans la vie — je vais vous expliquer ceci — comme dans la vie, les amants de *la Dernière Dulcinée* sont profondément antipathiques et haïssables. Ils sont d'un égoïsme féroce. Ils ne voient que leur désir : le jeune homme de se livrer à des ébats intimes avec une jolie fille, la jolie fille de se marier le plus tôt et le mieux possible. Je dis la chose brutalement et je ne cherche point à dissimuler l'horreur que m'inspirent les animaux humains qui m'ont servi de modèles. L'amour, pour les plus généreux, c'est tout simplement l'exaltation de l'égoïsme sous l'appel furieux du sexe qui veut s'assouvir ; pour les plus intelligents, c'est le pouvoir que l'on peut acquérir sur un être relativement inférieur par suite de la trahison de son imagination frappée et suggestionnée.

Il ne m'a pas plu de marcher sur les traces des innombrables hommes de génie qui ont prêté à des créatures idéales des sentiments plus nobles. Je n'ai jamais aperçu Juliette. Je n'ai jamais rencontré Roméo. J'ai parfois vu passer, pâles, et un sourire amer aux lèvres, des Quijada qui avaient voulu perfectionner la Nature — et n'avaient pas consenti à ne voir dans les élans de leur âme, effrayée d'être seule, qu'une manifestation du mystérieux instinct au moyen duquel l'implacable Destinée assure la reproduction de l'espèce. L'implacable Destinée avait été plus forte qu'eux. Il n'est pas permis à l'homme d'échapper à cette fatalité. Tous les rêves sont vains par lesquels on essaie d'ennoblir ce sentiment qui n'est qu'un besoin physique, compliqué parfois d'une aberration mentale.

Cette vérité, qui révolte le Poète, s'impose irrésistiblement à l'esprit du Philosophe.

Les manifestations de l'instinct génital ne constituent pas, dans la vie réelle,

un spectacle que l'on suit d'un œil complaisant. Cet instinct est essentiellement farouche et jaloux. Ses manifestations nous blessent ; ses manifestations nous offensent. Nous l'excusons en nous-même, mais il nous déplaît de le retrouver chez nos semblables. Notre geste nous semble aimable, mais quand nous le voyons faire par d'autres il nous semble péniblement affreux.

Et depuis qu'il existe des littératures, on s'efforce de nous intéresser à ce désir de procréer dont sont animés deux êtres que nous ne manquerions pas de haïr si nous les rencontrions sur notre route. Se basant sur ce que, par un étrange malentendu, le "cher lecteur" s'imagine que l'auteur songeait à lui, en évoquant ses amants, les écrivains de tous les temps et de tous les pays se sont toujours fait un doux devoir de prêter à ceux-ci toutes les vertus. Ils aimaient, ils étaient aimés : c'était assez ! — Et c'eût été assez, en effet, pour que nous nous missions à les regarder avec ces yeux perspicaces de l'aversion auxquels pas un défaut n'échappe, s'ils eussent eu le malheur de traverser notre vie.

J'ai jugé conforme à la vérité de faire voir ainsi les amants de *La Dernière Dulcinée*. Je n'en ai pas fait des monstres — je l'espère du moins ! — car j'ai eu tant de modèles sous les yeux, que, si je me trompais, les monstres seraient la règle au sein de l'humanité, mais je n'en ai pas fait non plus des *héros*. J'ai essayé d'en faire des *hommes*. J'ai mélangé dans leurs âmes le bon et le mauvais. C'est la vie seule, c'est la fatalité seule qui les fait se blesser l'un l'autre. Dorothée est gracieuse, spirituelle, coquette ; elle se joue sans méchanté, sans malice, d'un personnage qui a le tort de se faire illusion sur elle. Quijada est généreux, enthousiaste, passionné ; mais il a près de cinquante ans, — défaut suprême ! — et il se fait de l'amour une idée divinement folle, radieusement inepte. Quant à Pablo, il a toutes les qualités du plus séduisant de nos jeunes sous-officiers, et s'il n'a pas du génie, il possède ce qui vaut mieux, peut-être, un solide bon sens et un esprit très délié.

Il suffit que trois êtres semblables soient mis en contact pour que l'âme joyeuse voie poindre une comédie, et pour que l'âme amère et triste se sente frissonner d'un pressentiment tragique.

III

Après cette question de fond, l'auteur croit devoir s'arrêter un instant à une question de détail et, en même temps qu'il justifiera le rôle prêté par lui à Cervantès, faire ressortir ici, une fois de plus, combien incontestable est cette vérité qu'il s'est, le premier, efforcé de démontrer, dans la préface des *Rapsodies Passionnées* : que les œuvres des plus grands poètes sont les témoins les plus éloquents

et la preuve la plus convaincante de l'évolution qui affine, élargit et élève l'intelligence humaine. L'ignorance s'obstine à envisager ces œuvres comme les productions parfaites d'une " âme " qui ne peut plus se perfectionner ; mais il est difficile, pour tout être qui pense, de ne pas voir simplement en elles, les manifestations de plus en plus harmonieuses d'un ensemble de facultés de plus en plus puissantes.

Quelques siècles, ou plutôt quelques dizaines d'années, suffisent d'ailleurs à rendre presque incompréhensibles, à dépouiller de tout ce qui faisait leur beauté, les œuvres des plus grands génies. L'unique mérite qui leur reste alors, c'est précisément d'être les seuls débris qui surnagent d'une époque entièrement engloutie ; c'est d'être les témoins irréfutables de l'intensité croissante de la cérébralité de l'homme.

Une œuvre poétique n'a de beauté que quand elle est jeune et fraîche. Elle se déflore en vieillissant. L'amas des imitations imbéciles, l'évolution des idées qui fait du paradoxe hardi d'hier le lieu commun banal d'aujourd'hui, ont vite fait d'ôter aux productions de l'esprit le charme, la grâce " plus belle que la beauté " quelles pouvaient avoir en sortant du cerveau du poète.

Déjà, sans remonter à l'antiquité, les œuvres du naturalisme de 1880 — comme c'est loin ! — nous semblent fades, incolores et insipides dans la vulgarité de leur " documentation " Le romantisme de 1830 nous fait sourire, et le doux Hugo sous-gœthisant aux pieds de son " ange " et le naïf Musset chantant l'imaginaire Andalouse de Barcelone (pourquoi pas la Flamande de Marseille ?) ne peuvent plus faire briller la petite flamme bleue d'une émotion que sous le crâne virginal des collégiens.

Le phosphore de nos cerveaux ne flambe que sous le frottement de pensées moins usées.

Quant aux auteurs " classiques ", il faut, *rien que pour les comprendre*, la science profonde et rare d'un Brunetière ou d'un Adolphe Brisson. Oui ! Corneille, et Racine, et Bossuet ne sont plus accessibles qu'à ce très rare savant, à ce très exceptionnel érudit, capable d'un effort d'imagination qui le reporte dans le milieu pour lequel ces œuvres furent écrites. La langue des écrivains du temps de Louis XIV n'est plus notre langue. Toutes les images qui la rendaient vivante se sont flétries. Les mots sont devenus vulgaires ou ont perdu leur signification. Une gouffre presque infranchissable sépare nos âmes de l'âme de ces hommes. Ils ont connu des espérances et des terreurs différentes de celles qui nous agitent ; leurs esprits étaient pleins d'erreurs, de préjugés, de croyances dont nous nous sommes affranchis. Leur œuvre a cessé de refléter notre humanité, et ceux qui prétendent s'intéresser à son côté humain et mettre, par là, ces poètes au-dessus des poètes d'aujourd'hui, le font par préjugé, car en réalité ce

côté humain est bien plus vivant dans l'œuvre de ceux en qui chante l'âme contemporaine. Ce côté humain change, se modifie, est essentiellement variable. L'œuvre d'un poète n'a qu'une heure à être vivante, et, quand elle est morte, si elle réflète bien l'époque qui meurt avec elle, elle mérite cette récompense suprême de devenir un document historique.

Les héros des poètes classiques sont des hommes et des femmes du XVIIe siècle. En dépit des assertions contraires, ils ne sont, ils ne peuvent être que cela. Ils ne nous ressemblent pas plus qu'ils ne ressemblent aux personnages grecs qu'ils sont censés représenter.

C'est là une vérité qui n'est pas faite pour encourager ceux qui aiment à se bercer de l'illusion d'Horace et à se dire :

> " *Non omnis moriar ; multaque pars mei*
> " *Vitabit Libitinam !* "

mais il faut avoir le courage de dédaigner les succès vulgaires et de rechercher la Beauté pour soi-même, sans s'inquiéter de la façon dont l'avenir appréciera les Rêves qui charmèrent nos poussières. La beauté passe, la beauté change, la beauté n'est qu'une illusion. Corneille, Racine, Boileau la comprirent autrement que nous, et à présent leur beauté est morte et flétrie, car, comme tout ce qui est humain, les rêves des poètes se flétrissent et meurent ! Oui ! elle est morte, l'œuvre de ces immortels, où la stupide ignorance du vulgaire continue à voir de la vie !... Il est mort, il est bien mort, le grand Corneille et il ne continue à vivre que parce que l'on a dit à ce tas d'intelligences incomplètes, incapables de juger par elles-mêmes : " C'est beau ! c'est sublime ! Admirez ! " — Il est mort, le divin Racine. Il est mort ! Ses vers ne sont plus des vers ; ses vers n'ont plus pour nos oreilles ni fraîcheur, ni grâce, ni douceur, ni harmonie ! Il est mort, l'exquis Fénelon, et de leurs lourdes pattes, les animaux du " servum pecus " ont écrasé dans la boue toutes les roses de son style ! Il est mort le sublime Bossuet, et sa philosophie enfantine nous fait sourire, et ses périodes de simili-Cicéron feraient hausser les épaules à ceux qui ne connaîtraient pas l'époque d'emphatique ignorance pour laquelle il les modula. Ils sont morts ! Ils n'ont plus pour sanctuaires que le cœur de quelques hommes exceptionnellement instruits et le cœur des crétins de Panurge ; leur Beauté ridée, fanée, flétrie, ne séduit plus que les quelques hommes de génie qui peuvent la ressusciter dans sa jeunesse et les pauvres idiots qui ne savent pas ce que c'est que la Beauté, qui ne savent pas ce que c'est que la vie dans une œuvre de style et d'imagination, et qui, devant ces cadaves, répètent stupidement : " C'est beau ! c'est lumineux ! le grand siècle ! le grand Corneille ! le divin Racine ! Shakespeare, Virgile, Homère !... "

Cervantès est un de ces morts et si, devant son œuvre, le philosophe éprouve une joie semblable à celle du grand Darwin lorsque l'on découvrit l'insecte inconnu dont il avait, au milieu des railleries des " savants ", deviné l'existence rien qu'à voir le calice d'une orchidée rapportée d'un pays inexploré — le poète, au contraire se sent envahi d'une tristesse profonde à constater le néant de son art, même entre les mains des plus puissants génies !

Bien que je ne me permette d'avoir une opinion que sur les auteurs que je puis lire dans la langue originale — chose extraordinaire à une époque où les noms d'Homère, de Gœthe, de Shakespeare et de Dante reviennent à chaque instant sous toutes les plumes ! — il est un fait indéniable, un fait dont ma connaissance superficielle de la langue castillane m'a permis de me rendre compte, c'est que le but de Cervantès, but proclamé hautement en cent endroits et atteint d'un bout à l'autre de son livre, le but de Cervantès a été de rendre don Quichotte ridicule afin de montrer l'influence que peuvent avoir, sur une faible cervelle, les absurdités des romans de chevalerie.

Cervantès a dû atteindre ce but puisque les Espagnols assurent que son œuvre est admirable. Cela n'empêche que l'humanité ayant changé de caractère, les idées s'étant modifiées, il est arrivé — démonstration évidente de la théorie que j'ai exposée dans la préface des *Rapsodies* et qui a si profondément indigné les admirateurs malgré tout de la beauté cadavérique des chefs-d'œuvre du passé — il est arrivé que nous ne comprenons plus l'œuvre de Cervantès comme il a voulu qu'on la comprît. L'influence que peuvent avoir les romans de chevalerie nous laisse complètement indifférents. (Si l'on devenait fou à lire des romans ridicules, il n'y aurait plus au monde que des insensés.) Le héros de la Manqha est devenu, pour nos âmes moins accessibles à des joyeusetés un peu grossières, un type de générosité, de courage hautain, d'indifférence dédaigneuse des réalités mesquines.

C'est ce don Quichotte-là qui est le héros de *La Dernière Dulcinée*. Il n'a rien — rien absolument — de commun avec celui que créa le poète espagnol. Je n'ai rien emprunté à Cervantès pour le créer. " La Foule ", qui a plus de génie peut-être que les plus grands poètes, a été ma collaboratrice. C'est elle qui a découvert dans l'œuvre du poète le héros qu'il n'y avait pas mis. C'est elle qui s'est imaginé qu'un cœur d'Espagnol ne pouvait admirer que le geste superbe d'un chevalier des causes désespérées. Mais ce qu'elle a cru voir dans *don Quichotte* ne s'y trouve pas. Il y a dans ce roman beaucoup d'esprit (très fin, si j'en crois les bonnes gens d'au-delà des monts) il n'y a pas de pitié, il n'y a pas de respect pour le courage malheureux.

Encore une fois ce qui faisait rire Cervantès et ses contemporains, ne nous semble plus du tout grotesque et drôle à nous autres. Hélas ! nous parlons d'Art

et de Beauté, et d'Immortalité, et le temps que met notre planète à faire quelques centaines de fois le tour du soleil est suffisant pour flétrir la fraîcheur des rêves les plus divins, pour modifier de telle façon l'œuvre d'art la plus parfaite, qu'elle ne provoque plus en nous que des sentiments opposés à ceux voulus par l'artiste et pour rendre au néant nos immortalités.

La pièce, composée en Avril 1900, fut publiée en Juin 1902. L'auteur, pour les raisons que l'on vient de lire, ne désirait pas voir son œuvre portée au Théâtre. Ce fut seulement au cours de l'été de 1908 que l'excellent artiste Armand Bour put le décider à laisser représenter *La Dernière Dulcinée*. Déjà en 1904, Directeur des Bouffes-Parisiens, Armand Bour y avait créé le septième Poème du Cycle (*Rabelais*) et son sens parfait des nécessités de la scène pouvait rassurer le poète le plus méfiant de ses propres forces et lui donner confiance en son œuvre.

Armand Bour, pour arriver à exécuter l'ouvrage, s'adressa au Cercle des Escholiers. On sait que ce cercle est une réunion d'amateurs de théâtre fortunés, qui font représenter à leurs frais et pour leurs seuls invités, deux ou trois pièces chaque année, sur quelque grande scène de Paris.

Non content de faire accepter la pièce par le Comité de Lecture de ce Cercle, Armand Bour rassembla une troupe nombreuse d'excellents artistes, qui tous lui prêtèrent gratuitement leur concours. Lui-même se chargeant du principal rôle, régla la mise en scène et dirigea les répétitions, qui durèrent près de deux mois.

Ce fut donc uniquement grâce à son initiative et à son influence que *La Dernière Dulcinée* vit les feux de la rampe. Ceux qui connaissent l'ardente conscience artistique de ce grand comédien, comprendront que je sois profondément fier que mon œuvre m'ait procuré l'honneur et la joie d'une telle collaboration. La critique accueillit si favorablement l'initiative de M. Armand Bour et du Cercle des Escholiers, que M. Victor Reding, Directeur du Théâtre Royal du Parc de Bruxelles, se décida à donner *La Dernière Dulcinée* aux abonnés de ses matinées littéraires. Ce fut donc au Théâtre Royal du Parc que la pièce fut pour la première fois représentée publiquement. Elle était précédée d'une conférence de Catulle Mendès. Elle plut et fut jouée ensuite, durant la soirée, en série, sur la même scène.

ALBERT DU BOIS.

A ARMAND BOUR

J'aime à inscrire votre nom en tête de ces pages, mon cher ami, car vous avez prouvé que je comptais sans votre génie et sans votre foi, quand je déclarais irréalisable la figure mélancolique et fière du paladin de l'idéal.

PERSONNAGES

Sous la direction de M. Armand Bour La Dernière Dulcinée *fut créée à Paris les* 4 *et* 5 *juin* 1908. *Deux représentations privées furent données au Théâtre Femina pour les membres du Cercle des Escholiers.*

La Dernière Dulcinée *fut représentée pour la première fois à Bruxelles, au Théâtre Royal du Parc, sous la direction de M. Victor Reding, le* 15 *octobre* 1908.

	Distribution des Escholiers	Distrib. du Théâtre du Parc
QUIJADA	MM. Armand Bour	MM. Carpentier
PABLO PÉREZ	Brunière	Bender
LE CURÉ	Davin	Achten
LE DOCTEUR	Chartol	Verlez
CERVANTÈS	Renoux	Lomon
SANCHO PANSO . . .	Angély	Richard
DON ESTÉBAN	Court	Barré
DON PÉDRO	Savry	Franssen
JOSÉ	Dupont	Delaunay
DON JUAN	Henry Duval	Scott
LE PERSÉCUTÉ . . .	Tunc	Gance
LE RELIGIEUX	Saint-Ober	Delporte
LE GUERRIER	Colin	Franssen
L'ARTISTE	Sauriac	Delboy
UN GARDIEN	Berteaux	Demblay
UN FRÈRE CÉLITE . .	Bernard	Deltombe
AUTRES GARDIENS ET	...	Gérard
FRÈRES CÉLITES . .	...	Maurel
DOROTHÉE	Mmes Bertile Leblanc	Mmes Rafaële Osborne
LA FEMME DE SANCHO.	Lola Noyr	Jane d'Hamy
ISABELLE	Breitner	Terka Lyon
BIANCA	Himmel	Suzanne Dauger
DONA CHRISTOPHORA.	Montout	Roy Fleury
LA MÈRE	Odette	Antoinette Bury
L'AMANTE	Gina Barbiéri.	Andrée Saxe
L'ÉCOLIER	...	Gabrielle Sybille

FIGURANTS, DOMESTIQUES DE SANCHO, MACHINISTES, FOUS.

En Espagne, vers 1610.

ACTE I

L'IMPLACABLE JEUNESSE

ACTE I

Le jardin du Curé, au Toboso.

Des deux côtés de la scène : des frondaisons d'orangers, de grenadiers, d'oliviers.

Au fond, séparées du jardin par un mur bas, en briques de terre crue, très délabré, les plaines de la Manqha : une campagne d'un brun pâle, coupée ça et là de ravins sablonneux bordés de cactus. Quelques rares buissons de térébinthe et deux ou trois masures, très blanches, apparaissent seuls au milieu de cette solitude.

On est en automne ; les arbres sont chargés de fruits.

Au premier plan, à droite, un banc rustique.

SCÈNE I

DOROTHÉE, PABLO PÉREZ

PABLO, *poursuivant une conversation commencée*

Oui... plus tard... nous verrons... attendons...

DOROTHÉE, *l'interrompant avec dépit et imitant le ton d'hésitation de Pablo*

" Oui... plus tard...
Nous verrons... " Vraiment tu mentais avec plus d'art
Autrefois !

PABLO

Je disais, comme aujourd'hui : Je t'aime !

DOROTHÉE

Alors, épouse-moi !

PABLO

Mais... tu sais...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Ton vieux thème
De faux-fuyants, de " mais ", de " plus tard " !...

PABLO

Mes raisons !
Ma carrière...

DOROTHÉE

Prétexte !

PABLO

Et mon père...

DOROTHÉE

Chansons !
Vous êtes riche, et moi je suis pauvre ! Inutile
De faire, Don Pablo, des dépenses de style
Pour me dissimuler vos raisons : tout est là !

PABLO, *hésitant*

Mon père...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Le Senor Pérez, on sait cela,
Ne vous refuse rien ! Rien !

PABLO

Oh !... Rien !... Il te semble
Meilleur qu'il n'est !

DOROTHÉE

Allons lui demander ensemble
Son consentement !

PABLO, *embarrassé*

Mais...

DOROTHÉE

Hâtons-nous !

PABLO

Mais...

DOROTHÉE

Allons !

PABLO

Je ne puis pas ainsi... songe que...

DOROTHÉE

De plus longs
Discours sont désormais sans but, beau capitaine !
Vous m'adorez !

PABLO

C'est vrai !

DOROTHÉE, *ironique*

Oui ! la chose est certaine !
Depuis bientôt cinq ans !

PABLO

C'est vrai.

DOROTHÉE

Vous n'osez pas,
— Noble cœur ! — me le dire autrement que tout bas !
Le beau monde à Madrid, demanderait : " Qui est-ce,
Cette Doña Pérez ? — Pas grand chose ! la nièce
D'un curé de campagne ! — Est-elle riche ? — Non !
— Bonne famille ? — Peuh ! " Et vous auriez le nom
D'un idiot qui fit au fond de son village,
Cette bêtise impardonnable : un mariage
D'amour !

(*Elle va s'asseoir avec dépit. Écrasé sous la dédaigneuse amertume de ses dernières paroles, Pablo demeure loin d'elle, la tête basse.*)

(*A part.*)

Quand je serai ta femme, nous rirons !
Taquinons-le !

(*Haut.*)

Pour moi, nous ne nous marierons
Jamais ! Non ! Tu te dis au fond : Cette petite
Va m'attendre toujours... n'allons donc pas trop vite !
Personne n'en voudra, sans un maravédis !...
Personne n'en voudra — tu crois !... Ah ! ah !

PABLO, *inquiet*

Tu dis ?

DOROTHÉE

Rien !

PABLO

Mais tu semblais...

DOROTHÉE

Non !

PABLO

Cependant...

DOROTHÉE

Ah ! Personne
N'en voudra !

PABLO

Qu'entends-tu par là ?

DOROTHÉE

Rien.

(*A part, observant, sournoisement, l'inquiétude que trahit le visage de Pablo.*)

Quelle bonne
Tête !

(*Haut.*)

On a vu parfois, des grands seigneurs, mon cher,
Des grands seigneurs puissants et riches, s'attacher
A des filles sans dot ! Des gens d'un certain âge...
Mais très bien conservés !

PABLO

Qui veux-tu dire ?

DOROTHÉE, *à part*

Il rage.

(*Haut.*)

Personne.

PABLO

Sois sincère et parle sans détours...

DOROTHÉE, *soupirant et se parlant à elle-même*

Ah ! J'aimerais un vieux manoir... avec des tours...

PABLO

Tu rêves !

DOROTHÉE

...Pour l'été ! — Pour l'hiver au contraire,
Un palais, à Madrid, — pas grand ! — dans la Carrère
San Jeronymo !

PABLO

Quoi !

DOROTHÉE

Je rêve !

PABLO

Mais enfin !...

DOROTHÉE

Je rêve !

PABLO, *haussant les épaules et riant, un peu inquiet*

Inventions !...

DOROTHÉE, *ironique*

Oh ! vous êtes trop fin
Señor, on ne peut rien vous cacher !

PABLO

Tu te moques !

DOROTHÉE

Je rêve ! — Mais un peu plus tard, mes soliloques
Mystérieux seront aussi clairs que le jour !

PABLO, *s'approchant*

Je t'aime et...

DOROTHÉE

Non ! Soyons sérieux ! Plus d'amour !

PABLO

Et si je demandais, à ton oncle, à mon père,
De...

DOROTHÉE

Plus tard... nous verrons...

PABLO

Comment !

(*Il s'éloigne furieux.*)

DOROTHÉE, *à part*

Je l'exaspère !
Ne rions pas !

PABLO, *à part*

Quelqu'un m'en aurait averti !

DOROTHÉE, *à part*

Oh ! Si tu n'étais pas le plus riche parti
De la Manqha !...

PABLO, *à part*

Pourtant... Ah !... c'est qu'elle est gentille
A croquer... avec ses grands yeux sous sa mantille...
(*Haut.*)
Ce vieux Don Alvarès, peut-être ?...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Chut !...

(*Depuis un instant des clameurs de plus en plus distinctes se font entendre au loin.*)

Ces voix !...

PABLO

Cela vient des champs !

DOROTHÉE

Oui...

(*Ils remontent vers le fond.*)

DOROTHÉE, *regardant dans la campagne*

Là !... C'est Quijada ! Vois !

PABLO

Ce vieux fou, que ton oncle héberge dans sa cure...
L'illustre Chevalier à la Triste Figure !...

DOROTHÉE

Comme il court !...

PABLO

Les enfants du village lui font
Un menaçant cortège... Il a du sang au front !...

DOROTHÉE

Il est blessé... Mon Dieu !...

SCÈNE II

QUIJADA, DOROTHÉE, PABLO, ÉCOLIERS

(*Quijada apparaît soudain derrière la muraille du fond. C'est un homme d'une cinquantaine d'années qui, physiquement, n'a rien du type immortalisé par Cervantès. — Il est vêtu de sombre, très simplement. L'épée au côté. Une écorchure saigne sur son front.*)

QUIJADA, *à Pablo et à Dorothée, tandis que quelques projectiles, cailloux, peaux d'oranges et autres débris tombent sur le théâtre*

Prenez garde !

(*A un enfant d'une dizaine d'années, très débraillé, qu'il aide à passer par-dessus la muraille.*)

Allons, saute !

(*Enjambant la muraille.*)

Heureusement que la muraille n'est pas haute !
Prenez garde aux cailloux.

PABLO

Qu'est-ce donc !

L'ENFANT, *pleurant*

Hi ! hi ! hi !

(*La vieille muraille se couronne des figures grimaçantes d'une vingtaine d'écoliers.*)

UN ÉCOLIER

Fou !

UN AUTRE

Bête !

UN AUTRE

Brute !

UN AUTRE

Fou !

QUIJADA, *riant amèrement*

Suis-je assez bien haï !

PABLO, *faisant un pas vers les écoliers d'un air menaçant*

Hé bien !

(*Tous les écoliers, dans une huée, disparaissent derrière le mur.*)

LES ÉCOLIERS

Hou !

QUIJADA, *à Dorothée*

Cet enfant était à se débattre
Au milieu de leur troupe ; ils le tiraient aux quatre
Membres ; ils le rouaient de coups de bâton !

LES ÉCOLIERS, *reparaissant*

Hou !

UN ÉCOLIER

Grand lâche !

UN AUTRE

Vieux poltron !

UN AUTRE

Don Quichotte !

TOUS

Vieux fou !

UN ÉCOLIER

Grand lâche !

PABLO, *aux enfants*

Vous allez déguerpir tout de suite !

UN ÉCOLIER

On n'a pas peur de vous, Pablo Pérez !

PABLO

Hein ? — Vite !

(*Il court vers eux, enjambe le mur, et tous disparaissent en un sauve-qui-peut bruyant.*)

QUIJADA, *à l'enfant*

Pourquoi te battaient-ils ?

(*A Dorothée.*)

Voyez ! Son petit cou
Est tout rouge !... — Pourquoi te battaient-ils ?

(*L'écolier, qui, tout le temps, a semblé plus effrayé par Quijada que par ses compagnons, s'éloigne d'un bond, se met à califourchon sur le mur et crie en faisant un pied de nez et en tirant la langue.*)

L'ÉCOLIER

Vieux fou !

(*Quijada reçoit cette injure avec un sourire contraint, sous lequel on devine une amertume et une tristesse inexprimées.*)

DOROTHÉE

Mais ils vous ont blessé !

QUIJADA

Ce n'est rien !

DOROTHÉE

Cela saigne !

QUIJADA

Ce n'est rien !

PABLO, *revenant*

Je ne sais s'il faut que l'on vous plaigne
Señor !

QUIJADA

Non !

PABLO

Vous avez provoqué ces gamins !

QUIJADA

Ce pauvre être tendait ses deux petites mains
Vers moi !

PABLO

Vous eussiez dû châtier leur audace !
Il suffisait d'en rosser un ! A votre place...

QUIJADA

Vous eussiez, comme moi, fui devant ces enfants !

PABLO

Moi ! Fuir ! Je n'ai jamais fui !

QUIJADA, *presque sans ironie*

Ces airs triomphants
Sont superbes !

PABLO

Señor !

QUIJADA

Moi, j'ai moins de noblesse :
Je n'aime pas à triompher de la faiblesse !

PABLO

Non ! chacun le sait trop, le Señor Quijada
Préfère s'attaquer à la Sainte-Hermanda,
Délivrer les forçats que mènent aux galères
Les archers du Roi !

QUIJADA

J'aime à passer mes colères
Sur de plus forts que moi !

PABLO

Puis aussi, quelquefois
Dit-on, à réciter vos vers, à haute voix,
Aux arbres, confidents discrets, mais durs d'oreille !

QUIJADA

Oui ! Vous me croyez fou ! Je le sais...

PABLO, *essayant de protester très faiblement*

Oh ! pareille
Méprise...

QUIJADA, *l'interrompant*

Est naturelle à ceux qui comme vous

Ont vingt ans, du bonheur, du bon sens ! Oui, les fous,
Les insensés, ce sont les champions des causes
Sans espoir, ceux qui vont vers des apothéoses
Illusoires, le front haut, les yeux grands ouverts
Fixés sur le soleil, — et récitant des vers !
Ce sont les Chevaliers Errants qui par les routes
S'en vont seuls, protégeant sans craintes et sans doutes,
Le malheur, la faiblesse et qui marchent tout droit,
Jugeant un noble effort plus beau qu'un geste adroit.
Ce sont ces Paladins oubliés par l'histoire,
Qui rêvent du combat et non de la victoire,
Ces Amants qui, voulant se donner sans retour,
Adorent leur maîtresse à genoux, d'un amour
Auquel rien d'égoïste ou d'impur ne se mêle
Et n'ont qu'un seul désir : se dévouer pour Elle !

DOROTHÉE, *railleuse*, *bas à Pablo*

Écoutons !

QUIJADA

Tous ceux-là sont des fous, c'est le mot !
— Le Señor Cervantès qui n'était point un sot,
Dans un pamphlet qui fait sa fortune et sa gloire
Avec beaucoup d'esprit a conté mon histoire...
Il m'a peint ridicule, absurde, inepte...

PABLO, *entre ses dents*

Un peu !

QUIJADA

Et c'est vraiment, pour un artiste, un noble jeu
Que de faire insulter à la foule abusée
Et d'exposer à sa dédaigneuse risée,

A son sarcasme abject, à son mépris brutal,
Le défenseur vaincu d'un rêve d'idéal,
Comme on montrait jadis, à Sparte, un hilote ivre !
Mais la Postérité ne lira pas son livre
Avec le rire de dédain qu'il a voulu !
Un poète, jamais, après qu'il aura lu
Le mensonger récit de mes grotesques luttes,
N'insultera mes maux, ne raillera mes chutes !
Fraternel, il dira, qu'il dut aussi, souvent,
Fondre, la lance au poing, sur les moulins à vent
Des préjugés, de la laideur, de la sottise ;
Il dira qu'il savait que le plus fort s'y brise,
Et qu'il a combattu, moins pour être vainqueur,
Que pour lutter, que pour assouvir en son cœur
Cette haine du Mal qui l'inspirait sans trêve ;
Il dira qu'il cherchait à fuir, dans un beau rêve,
Le spectacle écœurant de tous ces appétits
Qui font les hommes vils, lâches, laids et petits ;
Il dira que son âme est toujours inclinée
Devant une idéale — et vaine ! — Dulcinée !
Il dira qu'il préfère, en ce fameux écrit,
L'imbécile héros à l'auteur plein d'esprit,
Don Quichotte qui pleure à Cervantès qui rit !
Adieu !

(*Il sort.*)

SCÈNE III

PABLO, DOROTHÉE

PABLO, *éclatant de rire*

Quel animal stupide !

DOROTHÉE, *riant*

Il est trop bête !

PABLO, *avec une emphase ironique*

La Beauté !

DOROTHÉE

L'idéal !

PABLO

Le Rêve !

DOROTHÉE

Le Poète !

PABLO

Le dévouement !

DOROTHÉE

L'amour !

PABLO

Quel oison !

DOROTHÉE

Quel crétin !

PABLO

Il est méchant, au fond ! Il l'est ! J'en suis certain !

DOROTHÉE

Non ! il est bon ! Très bon !

PABLO

Sa voix, son œil, son geste
M'inquiètent !... On a tort de s'y fier !

DOROTHÉE

Il reste
Des heures, dans sa chambre, à composer des vers
Tranquillement.

PABLO

C'est bien d'un esprit à l'envers...
Pourquoi le traite-t-on toujours de Don Quichotte ?
Il ne ressemble en rien au portrait !

DOROTHÉE

L'anecdote
Est peu connue. — As-tu lu le roman ?...

PABLO

Deux fois !
Mais je ne saisis point ?...

DOROTHÉE

Voici donc ! Autrefois
Cervantès vint chercher dans notre solitude
Du Toboso, le calme et le repos. L'étude,
— L'air de Madrid ! — l'avaient à tel point fatigué
Qu'il demeura dix mois ici. Toujours très gai,
Très joyeux, il vivait chez Pansa, l'aubergiste.
Souvent, les deux auteurs, le joyeux et le triste,
Se prenaient de querelle ensemble à propos d'art.
Cervantès n'avait point le renom que plus tard
Il acquit, et les gens naïfs de ce village
Trouvaient en général, plus savant et plus sage,
Leur concitoyen qui, de son ton doctoral,
Aux dépens du " Réel " exaltait " l'Idéal "
Et le " Rêve " et des tas de choses que j'oublie...

PABLO, *qui ne désire pas en entendre davantage*

Oh !

DOROTHÉE

Cervantès, plus tard, pour railler la folie
De l'imbécile dont le pathos l'excéda,
Peignit, dans *Don Quichotte* : " un certain Quijada "
Comme il le dit, très méchamment dans sa préface.

PABLO

Je ne les lis jamais !

DOROTHÉE

Depuis lors, quoi qu'il fasse
Quijada n'est qu'un fou !

PABLO

Cervantès eut raison !
Il serait plus prudent de le mettre en prison !

DOROTHÉE

En prison ?

PABLO

Oui ! là-bas, chez les frères Célites
Du Toboso ! L'asile où les esprits d'élite
Dans le genre du sien, sont mis à l'abri !

DOROTHÉE

Non !
Non ! Il est mieux ici que dans un cabanon
De leur affreux couvent sinistre ! Il est tranquille
Ici. Nul ne l'irrite. Il est calme. L'asile
Des frères est vraiment le plus funèbre endroit
Que je connaisse, avec ses hauts murs noirs. J'ai froid

Rien qu'à voir leur grande ombre, au loin, sur la campagne,
Ramper...

PABLO

J'entends ton oncle.

DOROTHÉE, *regardant entre les branches*

Il vient !...

PABLO

Qui l'accompagne ?...

DOROTHÉE

Ton père !

PABLO, *riant*

Ils sont à se disputer en latin,
Comme toujours !

DOROTHÉE

Mais non ! Ils semblent ce matin,
Parfaitement d'accord, ces inconciliables
Amis !

SCÈNE IV

DOROTHÉE, PABLO, LE CURÉ, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, *au bras du curé*

Ça ! Grondez-les, Curé ! Par tous les diables !

(*Le curé, scandalisé, lui lâche le bras.*)

Qu'ont-ils donc à chercher, pour se parler tout bas,
Des petits coins !...

(*A Dorothée, avec une bonne humeur bourrue.*)

Hé bien ! On ne m'embrasse pas ?

(*Il l'embrasse. Imitant un curé qui donne l'absolution.*)

Allez, ne péchez plus... *Absolvo te*, ma fille !

DOROTHÉE, *riant et entrant dans l'esprit de sa comédie*

Merci... mon Père !

(*Bas à Pablo.*)

Hé bien, courage !

LE DOCTEUR, *au curé*

Elle est gentille !

DOROTHÉE, *bas à Pablo*

Parle-leur !

PABLO, *hésitant*

Mais... c'est que...

DOROTHÉE, *bas à Pablo, furieuse*

Fais le mort ! Reste coi !

PABLO, *à part*

Pas de dot !

DOROTHÉE, *bas*

C'est très bien, mon cher, je sais à quoi
M'en tenir, et plus tard...

(*Elle lui tourne le dos avec dépit.*)

PABLO, *à part*

Ah !... C'est une folie !
Mais ce vieil Alvarès... C'est qu'elle est si jolie...

(*Il hésite un instant, puis se décide et dit au Docteur*)

Notre bonheur... serait... à jamais assuré...
Si... si vous consentiez... et le Señor Curé..
A nous... Nous nous aimons...

LE DOCTEUR, *jouissant de son embarras*

Hé ! Hé...

PABLO

Je vous en prie !...

LE DOCTEUR

Qu'en dites-vous, Curé ? Faut-il qu'on les marie,
Ces enfants qui croyaient nous cacher leurs secrets ?
Si nous les punissions un peu, ces trop discrets
Amoureux ?

LE CURÉ, *solennellement à Pablo et à Dorothée*

Au très saint état de mariage,
Si la vocation vous appelle, il est sage
D'y chercher un remède aux révoltes des sens !

LE DOCTEUR, *vexé du peu d'empressement du curé*

C'est bien heureux vraiment !

LE CURÉ

Je consens !

LE DOCTEUR, *imitant le ton solennel du curé*

Je consens !

PABLO

Merci, Señor Curé !

(*A son père.*)

Merci !

DOROTHÉE, *au docteur*

Merci... mon père !

LE DOCTEUR, *à Dorothée*

Et vous me choisirez pour confesseur, j'espère !...

DOROTHÉE

Je veux bien !

LE DOCTEUR, *remis de bonne humeur par la gracieuse coquetterie de Dorothée*

Ah !... — D'abord, que vous racontiez-vous,
A l'instant ? Vous parliez ?...

DOROTHÉE

D'une maison de fous !...

LE DOCTEUR, *riant*

Pour vous ?

PABLO

Pour Quijada !

LE DOCTEUR, *au curé*

Comment va le pauvre homme ?

LE CURÉ

Je crois que son état est plutôt pire, en somme.
Il vit, de plus en plus, avec ses chers romans
Sans vouloir profiter de ces trop courts moments,
Qu'il lui reste à donner au salut de son âme !
Hier au soir, il lisait encore un livre infâme,

Intitulé *Daphnis et Chloé* ! — Dégoûtant !

LE DOCTEUR, *très indulgent*

Je connais ! C'est traduit du Señor Longos.

LE CURÉ, *d'une voix très élevée*

Tant
D'impudicité, tant...

LE DOCTEUR, *montrant les jeunes gens qui causent ensemble*

Plus bas !

LE CURÉ

C'est effroyable !
Je comprends à présent trop bien, comment le diable
S'y prit pour lui tourner la cervelle à l'envers,
Comment il perd sa vie à divaguer en vers !
Des colères du ciel, triste exemple, il expie
Par ses égarements cette conduite impie !

LE DOCTEUR, *riant d'une façon impertinente*

Ah ! Ah !

PABLO, *essayant de s'interposer entre son père et le curé*

Mon père !...

LE DOCTEUR

Non ! Laissez-moi rire un peu !

LE CURÉ

De quoi donc ?

LE DOCTEUR

Il vous faut toujours que le bon Dieu

Vienne fourrer son doigt dans nos pauvres machines !

LE CURÉ

Quoi ! Docteur, nierez-vous les vengeances divines ?
Abiron et Dathan, Achab et Jézabel ?
Punir est juste !

LE DOCTEUR

Soit ! — Se venger est cruel !

LE CURÉ

Dieu châtie !

LE DOCTEUR

Il se venge ! Il se venge, vous dis-je,
D'après vous !

LE CURÉ

Le malheur est utile : il corrige !

LE DOCTEUR

Ce malheur, dites-moi, que peut-il corriger ?

LE CURÉ

Voilà bien l'orgueilleux qui prétend s'ériger
En juge de son Dieu !

LE DOCTEUR

Mais c'est vous qui vous faite,
De ses intentions le juge et l'interprète,
C'est vous qui prétendez reconnaître son doigt
Dans tous nos maux, c'est vous qui le jugez !

DOROTHÉE, *tirant son oncle par la manche*

Chut !

LE CURÉ, *se contenant, avec fureur*

Soit !

DOROTHÉE, *bas au curé*

Laissez-le !

LE DOCTEUR

Galien, dans ses Prolégomènes
Expose clairement les divers phénomènes
Qui provoquent chez nous la folie. Et d'abord
La rate du malade est pleine jusqu'au bord
D'une humeur très épaisse, extrêmement maligne.
C'est là ce qu'Hippocrate appelle " un signe insigne ".
" Insignis ! " Il suffit d'un fâcheux accident,
Colère, émotion, surprise, et, débordant,
Ce poison se transforme en lourdes vapeurs noires.
Ces vapeurs, vers le haut, n'ayant point d'exutoires
D'une fumée obscure encrassent le cerveau.
La Science nous dit...

LE CURÉ, *éclatant*

La Science, c'est beau !
Mais que devient notre âme, et notre conscience ?
La Providence, qu'en faites-vous ?

LE DOCTEUR

La Science...

LE CURÉ, *avec véhémence*

Dieu transforma jadis Nabuchodonosor
En pourceau ! Ce qu'il fit, il peut le faire encor !
Il peut, pour châtier l'orgueil de la pensée,
Changer l'âme sensible en une âme insensée !

LE DOCTEUR

Hippocrate démontre aussi...

LE CURÉ, *l'interrompant*

Citez les saints.

LE DOCTEUR

L'embrasement obscur de ces esprits malsains...

LE CURÉ

C'est la puissante voix du vers rongeur !

LE DOCTEUR

La rate !

LE CURÉ

Consultez Silvius !

LE DOCTEUR

Consultez Hippocrate !

LE CURÉ

Hippocrate est trop vieux !

LE DOCTEUR

Silvius trop nouveau !

PABLO, *à son père*

Ecoutez-moi !

LE CURÉ

C'est le remords !

LE DOCTEUR

C'est le cerveau
Qui s'emplit de vapeurs...

LE CURÉ

La dextre vengeresse...

(*Ils parlent tous les deux en même temps.*)

LE DOCTEUR

Obscurcissant l'esprit...

LE CURÉ

Qui le pousse et le presse...

LE DOCTEUR

Jette une ombre sur tout...

LE CURÉ

Lui fait voir l'ombre en tout...

PABLO, *s'interposant*

Señor Curé, mon père, il me semble qu'au bout
De vos raisonnements vous arrivez au même...

LE DOCTEUR, *l'interrompant*

Absurde !

LE CURÉ

Sacrilège !

LE DOCTEUR

Ignorant !

LE CURÉ

Anathème !

LE DOCTEUR

Le fanatique est sot !...

LE CURÉ

L'impie est libertin !

LE DOCTEUR

Quoi ! Mon fils devenir neveu d'un tel crétin !

LE CURÉ

Quoi ! Ma nièce épouser le fils d'un tel impie !

LE DOCTEUR

Pour oncle ce corbeau, plus bavard qu'une pie !

LE CURÉ

Pour père ce savant, plus âne qu'un grison !

DOROTHÉE, *au curé*

Ecoutez-moi !

PABLO, *au docteur*

Mon père !

LE CURÉ, *à Dorothée*

Il a tort !

LE DOCTEUR, *à Pablo*

J'ai raison !

LE CURÉ

Quand l'Église a parlé...

LE DOCTEUR

Quand Galien explique...

LE CURÉ

Il faut qu'on s'humilie !

LE DOCTEUR

On se tait !

LE CURÉ

Hérétique !
Esprit matériel ! *Mens in carne lapsus !*

LE DOCTEUR

Lapsum ! Curé ! Le neutre est en *um*... pas en *us !*...
Ce *Lapsus*... en est un !...

LE CURÉ, *hors de lui*

Sortez !

LE DOCTEUR

Soit !

LE CURÉ

Je vous chasse !

LE DOCTEUR, *furieux*

Ne criez pas si fort ! Je vous cède la place
Et n'y remettrai plus jamais les pieds !

LE CURÉ

Tant mieux !

DOROTHÉE, *au curé*

Mon oncle, écoutez-moi !

PABLO, *au docteur*

Ce n'est pas sérieux,
Mon père !...

LE DOCTEUR, *à Pablo*

Vous verrez !

LE CURÉ, *à Dorothée*

Non ! C'est un hérétique !

PABLO, *au docteur*

Mon père !

LE DOCTEUR, *à Pablo*

Quoi ! laisser cet ecclésiastique
Ignorant et grossier m'insulter !

LE CURÉ, *au docteur*

Faux savant !

LE DOCTEUR, *à Pablo*

Je ne reviendrai pas, ici !

LE CURÉ, *avec emphase*

Non !

LE DOCTEUR

Pas avant
Qu'un vrai miracle — un vrai ! — produit par ses prières,
N'ait dans l'esprit du fou mis de telles lumières
Que...

(*Il hésite, puis se décide.*)

Oui !... Que... les acteurs de la Zarzuela
Joueront... du " Don Quichotte " !

PABLO, *au docteur*

Et nous ?...

DOROTHÉE, *au docteur*

Songez !...

LE DOCTEUR, *les interrompant*

Voilà

Mon dernier mot !

DOROTHÉE

Non... non...

LE DOCTEUR

Mon dernier, je le jure.

PABLO

Mon père, est-ce sur nous qu'il faut venger l'injure
Qu'il vous fit ?

LE DOCTEUR, *au curé*

Lorsque vous obtiendrez du Seigneur
La guérison de votre ami, j'aurai l'honneur
De vous faire humblement des excuses... de viles
Excuses !...

LE CURÉ

Réprouvé !

LE DOCTEUR, *avec une politesse exagérée*

Vos manières civiles
Sont d'un *demens* !...

LE CURÉ, *hors de lui*

Sortez !

LE DOCTEUR

Demens... carne lapsus.

(*Il sort entraînant Pablo.*)

SCÈNE V

LE CURÉ, DOROTHÉE

LE CURÉ

Vous ne parlerez plus à cet olibrius !

(*Il se promène de long en large avec fureur, se mouche bruyamment, se bourre le nez d'une prise retentissante. Dorothée froidement l'observe. L'animation du curé fait peu à peu place à une attitude assez confuse.*)

DOROTHÉE, *avec un calme profond*

Mon oncle !... Nous voilà bien avancés...

LE CURÉ, *avec un reste de colère*

Oui, certe !

DOROTHÉE

Oh ! vous vous consolez aisément d'une perte
Qui ne vous atteint pas, vous, — du tout !

LE CURÉ

Mais enfin
Puis-je souffrir de tels blasphèmes ? C'est la fin
Du monde !

DOROTHÉE, *très calme*

Vous avez brisé mon existence...

LE CURÉ

Mais non !

DOROTHÉE

Je le sais trop, cela n'a d'importance...

Que pour moi seule !

LE CURÉ, *avec embarras*

Non !

DOROTHÉE

Où me trouverez-vous
Un aussi beau parti ?

LE CURÉ, *faiblissant*

Tous ces savants sont fous.

DOROTHÉE

Allons donc ! Avouez vos torts !

LE CURÉ, *essayant d'être goguenard*

Soit !... Pour te plaire !
J'eus tort.

DOROTHÉE

C'est un péché capital, la colère.

LE CURÉ, *désarmé*

Croyez-vous ?

DOROTHÉE

Soyez bon. Écrivez dès ce soir
Au docteur : lui disant que vous voulez le voir,
Que vous regrettez bien cette absurde querelle,
Que plus vous y songez, moins vous trouvez en elle
De raisons de rester brouillés !

LE CURÉ

Quoi ! J'écrirais
A cet hérésiarque ! à cet impie !

DOROTHÉE

Après,
Vous le convertirez... doucement !...

LE CURÉ

Dorothée,
Moi, je lui pardonne !

DOROTHÉE, *joyeuse*

Ah !

LE CURÉ

Mais cette âme emportée
A lancé son défi sacrilège au Seigneur !
Mon honneur ce n'est rien, certes ! Mais pour l'honneur
Du Très-Haut, déjouant les infernales ruses
De Satan, nous devons exiger des excuses.
Cet homme ayant promis qu'il nous exprimerait
D'une façon, très humble, a-t-il dit, son regret
Le jour où notre ami, sortant de maladie,
Pourra faire jouer un drame... ou comédie...
A Madrid... au théâtre... enfin je ne sais quoi !
Demandons ce miracle au Seigneur, avec foi,
Et si vraiment le Ciel veut votre mariage
Il nous exaucera !

DOROTHÉE, *essayant de le retenir*

Pourtant...

LE CURÉ, *avec majesté*

Prions !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

DOROTHÉE, *seule*

J'enrage !
J'en fais ce que je veux, sauf quand la question
Touche, ou semble toucher, à la Religion !
Et tout marchait si bien !

SCÈNE VII

DOROTHÉE, PABLO

PABLO, *apparaissant derrière la muraille qui ferme le jardin du côté de la campagne*

Pstt !... — Seule ?...

DOROTHÉE, *après s'être assurée que le curé s'est éloigné*

Oui !

PABLO, *enjambant la muraille*

Dorothée !
C'est horrible ! Une barque aussi bien pilotée
Échouer au port !

DOROTHÉE

Oui !... Mais soyons sérieux.
Ton père est-il vraiment très fâché ?

PABLO

Furieux !
Il tiendra son serment, j'en suis certain.

DOROTHÉE

C'est grave !

PABLO

Qu'importe nos parents ! Je les hais ! Je les brave !
Veux-tu ? fuyons à deux ! Allons droit devant nous !...
Nous nous épouserons...

DOROTHÉE, *railleuse, l'interrompant*

Oui... plus tard !

PABLO, *suppliant*

A genoux
Je t'en supplie, allons-nous-en... viens !

(*Il cherche à l'entraîner et profite de l'occasion pour l'embrasser.*)

Viens !

DOROTHÉE, *le repoussant*

Sois sage !

(*Après un instant de réflexion.*)

Impossible à présent de détourner l'orage :
L'un tient à son serment, l'autre tient à son vœu ;
On nous condamne, au nom d'Hippocrate et de Dieu,
A vivre au saint état de célibat.

(*Pablo fait une grimace de dégoût.*)

Sois digne !
Imite-moi ! — Je suis calme ! — Je me résigne.

PABLO

Puis-je me résigner de moins loin ?

DOROTHÉE

Reste là !

(*Après un silence.*)

Qu'est-ce que les acteurs de la Zarzuela ?

PABLO

C'est une compagnie antique et renommée,
Et mon père au hasard ne nous l'a point nommée :
Être joué chez eux, à la Puerta del Sol,
Est le rêve que fait tout auteur Espagnol.
Mais la scène célèbre est presque inabordable !
Son directeur, don Estéban, est implacable.
C'est un acteur illustre, à bon droit exigeant :
Il faut beaucoup de gloire, ou bien beaucoup d'argent,
Ou de talent aidé par d'habiles manœuvres,
Pour réussir à voir représenter ses œuvres,
Par l'artiste à jamais fameux qui distingua,
Cervantès, Calderon et Lopez de Vega.

DOROTHÉE

Notre homme n'aurait donc aucune chance ?...

PABLO, *riant*

Aucune !

DOROTHÉE, *rêveuse*

Il a cinq mille écus, sa petite fortune,
Dans un coffret en fer qu'il tient toujours bien clos.
La vente d'une ferme et de deux petits clos
De vigne, lui valut cette somme assez ronde.

PABLO

Qu'importe le vieux fou ! Qu'il ait tout l'or du monde,

Qu'importe !

(*Un instant de silence.*)

Allons-nous-en !

DOROTHÉE, *songeuse, l'interrompant*

J'ai lu des vers de lui...

Vraiment pas mal !

PABLO

Toute œuvre où son génie a lui

Me semble d'un parfait insensé...

DOROTHÉE

Je l'avoue !

Mais les vers c'est toujours si bête !

PABLO

Oh ! cette moue

Adorable... je veux...

(*Il cherche à l'embrasser.*)

DOROTHÉE, *le repoussant*

Adore-la de loin.

Laisse-moi réfléchir. Là, reste dans ce coin.

(*Un silence.*)

PABLO

Que faire ?

DOROTHÉE, *à elle-même*

Ce serait une histoire plaisante.

PABLO

Quelle histoire ?

DOROTHÉE, *à elle-même*

Et ce plan est le seul qui présente
Des chances de succès.

PABLO

Quel plan ? Que dis-tu là ?

DOROTHÉE

Il se fera jouer à la Zarzuela.
Il essaîra du moins !

PABLO

Qui donc ?

DOROTHÉE

Qui ? " Don Quichotte ! "

PABLO

Jamais tu n'obtiendras...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Je connais sa marotte !
Je vais le conquérir... je lui ferai la cour...
Et nous disserterons sur l'éternel amour !

PABLO

Tu plaisantes !

DOROTHÉE

Je sais ses phrases favorites :
Il me répétera les choses qu'il a dites
En songe, à ces beautés qui passent dans sa nuit !...

(*Avec emphase.*)

Je serai " l'idéal " que son âme poursuit,

“ Le cœur ” qui comprendra sa triste destinée...
Et je lui répondrai, comme sa Dulcinée
Lui répond dans ses vers. Ah ! J’en connais assez !
J’ai parcouru tous les manuscrits entassés
Dans sa chambre, espérant y découvrir des choses
Drôles !

PABLO

Mais s’il consent, est-ce que tu supposes
Que don Estéban, lui, consentira ?

DOROTHÉE

C’est bon !
Nous verrons le vieux pitre après le vieux barbon !
Celui-ci, bien mené, brisera de lui-même
Tous les obstacles.

PABLO

Mais...

DOROTHÉE

Vous voyez qu’on vous aime
Señor !

PABLO

Mais...

DOROTHÉE

Puis, d’ailleurs, il n’est que ce moyen.

PABLO

Mais je serai jaloux !

DOROTHÉE

Mais je l’espère bien !
Va-t’en ! je l’aperçois qui sort du presbytère.

PABLO, *la pressant contre lui*

Jure-moi d'abord... ma... femme...

DOROTHÉE, *le repoussant*

Veux-tu te taire !

PABLO

...Que le vieux du manoir, des tours et du palais,
N'est qu'une invention ?...

DOROTHÉE, *coquette*

Ah ! vraiment... tu te plais
A le croire... Allons !... Va !

(*Elle finit par se débarrasser de lui. Il escalade le petit mur et disparaît.*)

SCÈNE VIII

DOROTHÉE, QUIJADA

DOROTHÉE, *seule, se composant une attitude de méditation rêveuse*

Le regard dans l'espace...
Le front pensif... le geste las...

(*Elle laisse prendre la main qui tient un livre à demi ouvert.*)

Parfait.

(*Quijada passe dans le fond sans apercevoir la jeune fille. Désappointée, à part.*)

Il passe !

(*Haut.*)

Vous vouliez vous asseoir, Señor ?

QUIJADA

Merci !

(*Il va continuer.*)

DOROTHÉE

Du moins
Écoutez-moi... — Ces lieux, tantôt, furent témoins
D'une plaisanterie impertinente et sotte,
Et je tiens à vous dire...

QUIJADA, *l'interrompant*

Hélas ! non ! Je radote
Parfois ! L'on peut en rire et vous eûtes raison.
Ce jeune homme est charmant d'ailleurs : très beau garçon,
Visage d'Apollon sur un torse d'Hercule !
Avec esprit, il a montré le ridicule
Dont se couvre un vieillard, allant par les sentiers
En récitant tout haut des vers aux oliviers.

DOROTHÉE

Rien n'est moins ridicule en vérité. Vous n'êtes
Pas un vieillard d'abord, et de plus, les poètes
Jugent bien mieux leurs vers lorsqu'ils sont dits tout haut.
Pourquoi donc vous prétendre un vieillard ? Il ne faut
Jamais exagérer !... Croyez-vous qu'une femme
Préfère un beau garçon bien bâti, mais sans âme,
A l'homme dont l'esprit magnifique et hautain
Crée et plane ?

QUIJADA

J'en suis absolument certain !

Seul un pauvre insensé peut douter de la chose !
L'oiseau cherche l'oiseau, la rose aime la rose,
Et la femme toujours se tourne du côté
Où resplendit la grâce, où brille la beauté !
Vingt ans cherchent vingt ans ! L'esprit et le génie
Ont bien moins de douceur, ont bien moins d'harmonie
Pour la plupart des cœurs, qu'un front blanc, que des yeux
Purs et profonds, qu'un corps léger et gracieux !
Quand la bouche est vermeille et qu'elle sait sourire
Qu'importe la fraîcheur des mots qu'elle peut dire !
L'âme c'est l'accessoire et le corps vient d'abord !

DOROTHÉE

Mais plus d'une comprend que les autres ont tort !
Venez. Asseyez-vous ici !... Je dois vous dire
Des choses... Écoutez !... J'étais en train de lire
Des vers...

QUIJADA

Puis-je voir ?

DOROTHÉE, *cachant son livre avec un embarras qui laisse soupçonner qu'elle vient de mentir*

Non. Ces vers sont trop méchants !
Ce sont coassements que l'auteur nomme chants...
Mais ils ne charmeraient que la gent batracienne.
Dites-moi de vos vers !... Voulez-vous ?

QUIJADA

Que je tienne
Votre esprit occupé de mes chants, de mes vers,
Tandis qu'autour de nous chante tout l'univers ?
Non ! Ne demandez pas cela !... La plaine rousse,

Les oliviers d'argent d'où glisse une ombre douce,
Les grands aloès noirs sur le bord du ravin
Sablonneux, ont des voix que l'on défie en vain.
Même quand le poète est Virgile, il n'égale
Pas cette touffe d'herbe où chante une cigale,
En poésie, en grâce, en douceur, en beauté !
Mais je suis solennel comme un âne !... A côté
De vous, cette attitude est vraiment bien choisie !...
J'ai l'air d'un vieux hibou parlant de poésie
A l'alouette.

DOROTHÉE

Non ! Vous êtes ennuyeux !...
Vous n'êtes ni hibou, ni solennel, ni vieux,
Mais très désagréable avec cette manie,
De toujours, contre vous, tourner votre ironie !...
Vous êtes un pêcheur de compliments !

QUIJADA

Hélas !
Nul ne m'en fit jamais, et je ne cherche pas
Ce que je suis certain de ne point trouver.

DOROTHÉE

J'aime
A causer avec vous ! Vous avez un suprême
Dédain pour moi. Je sais. Vous me croyez toujours
L'enfant que vous avez connue en jupons courts,
Ignorante, frivole, étourdie, occupée
De ses chansons, de ses oiseaux, de sa poupée !
Mais j'aurai vingt-trois ans bientôt. Tout a changé !
Je ne suis plus du tout une enfant ! Du tout !... J'ai
Lu, vu, rêvé, pensé. Je suis très différente !...

Et c'est vraiment une chose désespérante :
Je n'ai pas un ami qui s'intéresse à moi !...

QUIJADA

Pourtant...

DOROTHÉE

Pas un seul être à qui de mon émoi
Profond, devant la nuit de notre destinée,
Je puisse confier le secret !... Je suis née
Pour souffrir en silence — et je souffre — et j'attend !

QUIJADA

Je rêve !... Est-ce bien vous, dont le rire éclatant
Est la seule gaîté de ce vieux presbytère,
Qui me parlez ainsi ?

DOROTHÉE

Je dois feindre et me taire,
Je dois, le cœur en deuil, porter la joie au front
Pour ne pas attrister mon oncle. Mais au fond
J'ai bien souffert, allez ! Je souffre bien ! Je souffre
A songer que je vais vers la Mort, vers le Gouffre
Horrible, sans clarté, sans soleil, sans ciel bleu,
Et que je ne suis pas sûre de trouver Dieu
Dans cet abîme vers lequel la destinée
Irrésistiblement m'entraîne.

(*Quijada étonné, très ému, s'est écarté d'elle.*)

DOROTHÉE, *à part*

Dulcinée
Parle à peu près ainsi !...

QUIJADA, *après un silence*

Que disiez-vous ?

DOROTHÉE, *très simplement*

J'ai peur :
Il n'est rien d'éternel en ce monde trompeur ;
Toute lumière laisse une ombre derrière elle ;
A toute joie humaine un mensonge se mêle ;
Pouvoir, Plaisir, Bonheur, tout est illusion...
L'existence apparaît comme une vision
Qui fuit, et dans sa fuite obscure ne nous laisse
Qu'un sentiment affreux de vide et de faiblesse !
Le cœur n'y trouve rien pour combler son désir
D'infini, d'éternel ; rien qu'on puisse saisir,
Conserver, emporter avec soi dans la tombe,
Pour la rendre moins noire à l'heure où l'on y tombe ;
Rien qui dise " à jamais ", qui dise " sans retour, "
Qui vaille que l'on vive enfin !

QUIJADA, *la regarde, hésite un instant, puis d'une voix qui tremble un peu.*

Rien, Sauf l'amour
Peut-être !... Oh ! pas l'amour de tous ces misérables :
Pauvres êtres, à l'âme égoïste, incapables,
Tant la vie est pour eux un tumulte indistinct,
D'entendre d'autres voix que celles de l'instinct.
Mais l'amour de ces cœurs éperdus qu'épouvante
L'effroyable néant des choses, et que hante
Le besoin de sentir en eux l'éternité,
L'infini : le besoin d'une Divinité !
L'existence serait digne d'être vécue,
Si deux êtres pareils, chose qu'on n'a point vue,

Se rencontraient dans cet idéal radieux,
Et l'un l'autre, à jamais, se choisissaient pour dieux !
S'il pouvaient, s'adorant dans leurs faiblesses même,
L'un dans l'autre trouver leur but, leur fin suprême :
Tout leur Bonheur, tout leur Espoir, tout leur Désir,
Et consacrer toute leur force, à se saisir
Dans une étreinte, plus étroite, d'heure en heure.
Alors, ayant compris, qu'il n'est point de meilleure
Extase, qu'il n'est point de plus vertigineux
Bonheur, que le bonheur sacré qu'ils ont en eux,
Ils pourraient, ces amants, en gardant leur sourire,
Se pencher sur la tombe entr'ouverte, et se dire :
Qu'importe que l'on trouve en ce repos hideux
Le Néant, ou l'Enfer, ou le Ciel, puisque à deux
Nous franchirons le seuil de la terrible Porte ;
Puisque nul ne pourra nous séparer, qu'importe !
Tenons-nous bien les mains, enlaçons bien nos bras,
Et maintenant, Destin, fais ce que tu voudras !...

DOROTHÉE, *très sceptique*

Posséder l'être aimé tout entier, sans partage,
Chaque jour de plus près, chaque jour davantage...
Il faudrait que l'on fût parfaits pour ne jamais
Se blesser, se lasser l'un l'autre...

QUIJADA

Oh ! si j'aimais,
Si je trouvais un jour, sur ma route, une femme,
Comme j'adorerais cet être, dans son âme,
Dans son cœur, dans sa chair, tout entier, sans qu'il ait
De recoin si difforme, ou si noir, ou si laid,
Que mon amour, que ma tendresse ne se penche

Pour essayer, à deux genoux, de rendre blanche
A force de baisers, cette place où le Sort
Aurait mis de la fange ou de l'ombre !...

DOROTHÉE, *incrédule*

J'ai tort
Peut-être !...

QUIJADA

Mais vraiment ! vous voilà sérieuse,
Grave, pensive, à m'écouter — vous, la rieuse !

DOROTHÉE

Oui. J'aime à vous entendre ainsi ! Vous avez dit
Des choses dont d'abord l'esprit reste interdit...
S'il se pouvait pourtant que ces choses soient vraies ?
Et s'il se rencontrait deux âmes enivrées
De ces rêves, de ces beaux rêves lumineux ?...
Est-ce d'être si fous qu'ils sont vertigineux,
Est-ce d'être si beaux ?... — Qui sait !

(*Feignant une mélancolie et une tendresse profondes, après quelques instants de contemplation muette.*)

L'heure est divine...
Tout ce que vous sentez, mon âme le devine...
Le soir vient... Le jour meurt dans le ciel pâle et doux...
Tout ce que vous sentez je le sens comme vous !
Comme on est las ! Comme on est las ! Comme on est triste !
C'est en vain qu'elle vêt ses cimes d'améthyste,
Et de pourpre, et d'azur, la lointaine sierra...
Tout va pâlir ! Tout va mourir ! Tout s'éteindra !
Les châteaux d'or du soir vont tomber en ruine...
Quelque chose sanglote en moi... l'heure est divine !

Sa beauté me fait mal ! Tout meurt ! Tout meurt ! Tout fuit !
On n'empêchera donc ni la Mort, ni la Nuit !...
Quel est à l'horizon ce vol d'oiseaux qui passe ?
Nobles oiseaux, baignés de l'or clair de l'espace,
Quels sont-ils ? Quels sont-ils... si royalement beaux ?...
Vois !... — Ce sont des corbeaux ! Ce sont de vils corbeaux !
Le Soir vêt de splendeurs et rend les laideurs belles,
Le Soir met à la Mort un peu de pourpre aux ailes !
Ne me laissez pas seule en un instant pareil...
Je meurs toujours un peu, lorsque meurt le soleil !..

(*Très ému, Quijada s'est caché le visage dans les mains. A part.*)

Il pleure ! Et ce sont-là ses vers que je lui cite,
En les changeant un peu !...

(*Haut.*)

Parlez ! Dites-moi vite
Des vers ! Des vers de vous !...

QUIJADA

Non. Je n'oserais pas
Défier le Poète Eternel qui, tout bas,
Prélude dans la paix splendide de cette heure.

DOROTHÉE, *coquette*

Mais une voix humaine est plus douce et meilleure,
N'est-ce pas, bien souvent, que l'éternelle voix
De la Nature ? Mais on préfère, parfois,
Les rêves de... quelqu'un, aux rêves que suggère
L'illusoire chanson subtile et mensongère
Des choses ?... N'est-ce pas, on préfère souvent,
A la plainte des hauts platanes dans le vent,

A l'harmonie où meurt un souffle dans l'espace,
Le chant moins vague dans lequel une âme passe ?...
Dites-moi de vos vers !

SCÈNE IX

QUIJADA, DOROTHÉE, QUELQUES ÉCOLIERS

(*Quelques écoliers apparaissent derrière le mur. Ils marchent à pas de loup en se recommandant le silence par signes. Au milieu d'eux est celui que Quijada a secouru.*)

UN ÉCOLIER, *à la victime délivrée par Quijada*

Jette-lui ce caillou !

DOROTHÉE, *coquette*

Je les aime !...

QUIJADA, *tristement*

Vous vous moquez de moi !

L'ENFANT, *délivré par Quijada lui lançant une pierre*

Vieux fou !

(*Les enfants s'enfuient, se dispersent dans toutes les directions, et on les entend s'éloigner avec des éclats de rire.*)

Fin du Premier Acte.

ACTE II

SANCHO VA DROIT AU BUT !

ACTE II

Une salle dans l'auberge de Sancho Pansa. — Au fond un escalier montant au premier étage. Une draperie dissimule le vide qui se trouve sous cet escalier. — Portes au fond et sur les côtés.

SCÈNE I

PABLO, DOROTHÉE

PABLO

Hé bien ?

DOROTHÉE

Rien de nouveau !

PABLO

Ton oncle ?

DOROTHÉE

Se renferme

Dans un silence digne ! Et ton père ?

PABLO

Plus ferme

Qu'au premier jour dans sa colère et son refus !
Et Quijada ?

DOROTHÉE, *hésitant*

Mais...

PABLO

Quoi ?

DOROTHÉE

Je ne sais si je fus
Bien inspirée ! Il est si bon, que j'ai dans l'âme
Comme un remords ! J'entends une voix qui me blâme
De le tromper, de lui mentir et d'éveiller
Ses pauvres espoirs fous !...

PABLO

Ma chère, il faut veiller
Sur votre cœur !... Il semble aimer les gens d'un âge...
Mûr !

(*Tendre et pressant.*)

Écoute ! Fuyons à deux : c'est le plus sage !
On devra bien, plus tard... après... nous marier !...

DOROTHÉE, *railleuse*

Croyez-vous ?

PABLO

Ce vieux fou se fait donc tant prier
A propos de sa pièce ?

DOROTHÉE

Oh ! Non !

PABLO

Alors ?

DOROTHÉE

Je n'ose
Lui parler de cela !

PABLO

Comment ?

DOROTHÉE

C'est une chose
Étrange, mais je sais, à présent, je comprend
Que c'est lui demander le plus dur, le plus grand,
Le plus cruel, le plus douloureux sacrifice !

PABLO

Quoi ! Se faire jouer ?

DOROTHÉE

Oui !

PABLO

C'est un grand service
Qu'on lui rend de l'aider à se produire !

DOROTHÉE

Il est
D'un avis différent. La foule lui déplaît.
Il veut rester obscur, écrire pour lui-même
Ses vers et les garder pour...

(*Elle s'arrête et feint d'hésiter.*)

PABLO

Pour ?...

DOROTHÉE, *coquette*

Celle qu'il aime !

PABLO, *avec dépit*

Oh !

DOROTHÉE, *éclatant de rire*

Jaloux !

PABLO, *haussant les épaules*

Son " amour ", c'est toi !

DOROTHÉE, *riant*

Je n'en suis pas
Encor là !... J'ai pourtant fait quelques premiers pas !

PABLO

Ah ! — Peut-être, après tout, reste-t-il insensible
A tes charmes !

DOROTHÉE, *très coquette*

Peut-être ! Hélas !...

PABLO, *essayant de l'embrasser*

C'est impossible !

SCÈNE II

LES MÊMES, JOSÉ (*José est un domestique de Sancho*)

JOSÉ, *rapide et mystérieux, passant la tête par la porte du fond*

Le Señor Pansa vient de ce côté !

PABLO

Merci !

DOROTHÉE, *craintive, lui montrant la porte de droite*

Sors vite !

PABLO

C'est affreux de ne se voir qu'ainsi,
En cachette, craignant toujours quelque surprise...

(*A José qui est entré à présent dans la salle.*)

José ! Ne pourrions-nous...

DOROTHÉE, *méfiante*

Quoi ?

PABLO, *à Dorothée*

— Ton regard me grise !

(*A José.*)

... Rester seuls ?...

DOROTHÉE

Imprudent !

PABLO, *à José*

Dans cette salle ?...

DOROTHÉE, *protestant*

Mais...

JOSÉ

Rester à deux ici ?

(*Pablo répond affirmativement de la tête.*)

DOROTHÉE

Seule avec toi ?... — Jamais !

JOSÉ

C'est facile !

PABLO

Ah !

JOSÉ

Moral avant tout — et pas bête ! —
Sancho tolèrerait fort bien le tête à tête,
Si vous y receviez, en payant double prix,
Un tiers...

PABLO

Quel tiers ?

JOSÉ

Un vieux cruchon de vin !

PABLO, *riant*

Compris !

(*A Dorothée suppliant.*)

Tu consens ?...

DOROTHÉE, *feignant d'être choquée*

Oh !

PABLO, *qui va ordonner la bouteille*

José !...

DOROTHÉE

Non ! Non... pas tout de suite...

PABLO

Dans une heure ?

JOSÉ

Voilà Sancho !

PABLO, *à qui elle fait signe de sortir par la porte de droite*

Promets !

DOROTHÉE

Soit !... — Vite !

(*Preste, il sort après l'avoir joyeusement embrassée.*)

SCÈNE III

DOROTHÉE, JOSÉ

JOSÉ, *tout en travaillant*

Parti superbe ! — Riche ! — Il est très riche ! — Il a
Beaucoup d'argent, son père ! — On dit qu'il empila
Les écus à Madrid, quand il était le Mire
De Monseigneur le Roi. — C'était le point de mire
De bien des beaux yeux noirs que ce joli garçon !
— Et si riche ! — si riche !

DOROTHÉE, *agacée*

Oui !

JOSÉ

Si riche !

DOROTHÉE, *à part*

Oh ! le son
De cette voix m'agace !

SCÈNE IV

DOROTHÉE, JOSÉ, SANCHO

SANCHO, *à José*

Allons ! à votre ouvrage !
Paresseux ! Propre à rien !

(*Saluant Dorothée.*)

Señorita !

(*A José.*)

Je gage
Que vous avez laissé s'éteindre le fourneau !

(*José se précipite pour sortir. Sancho, l'arrêtant*)

Regardez en passant, espèce d'étourneau,
Si ma femme n'est pas occupée... Et puis dites
Que je l'attends ici !

SCÈNE V

DOROTHÉE, SANCHO

SANCHO, *à lui-même*

Deux engeances maudites :
Les domestiques et...

(*Il s'interrompt.*)

DOROTHÉE

Vous alliez dire ?

SANCHO

Mais...

DOROTHÉE, *riant*

Les domestiques et... les femmes !

SANCHO

Moi ! Jamais !

DOROTHÉE

Adieu, père Sancho !

SANCHO

Présentez mon hommage
Au señor curé.

DOROTHÉE

Bien !

(*Elle sort.*)

SCENE VI

SANCHO, *seul*

Oui ! c'est vraiment dommage
Que l'on ne puisse point s'en passer !...

SCÈNE VII

SANCHO, JOSÉ

JOSÉ

Elle vient !

(*Après un instant d'hésitation.*)

Señor, je voudrais bien, si cela vous convient,
Vous dire deux mots !

SANCHO, *majestueux*

Soit ! Parlez, mais faites vite !

JOSÉ

Le Señor don Pablo Pérez et la petite
Ont demandé qu'on les laissât, tantôt, ici
Causer tranquillement.

SANCHO

Et puis ?

JOSÉ

J'ai dit que si,
Le Señor don Pablo, voulait, au tête-à-tête,
Admettre une bouteille à quinze douros...

SANCHO, *l'interrompant*

Bête !
Il fallait demander au moins deux écus d'or !

JOSÉ

Mais je croyais...

SANCHO

Ces enfants-là n'en sont encor
Qu'à de vagues, qu'à de furtifs préliminaires...
Qui valent dix fois plus... que les prix ordinaires !...

SCÈNE VIII

SANCHO, LA FEMME DE SANCHO, JOSÉ

LA FEMME DE SANCHO, *une matrone replète à la voix criarde et dont la vivacité contraste avec la lourde lenteur de son mari*

Vous voulez me parler ?

SANCHO, *congédiant José du geste*

Allez ! jeune innocent !

SCÈNE IX

SANCHO, LA FEMME DE SANCHO

SANCHO, *majestueusement*

Permettez-moi de vous rappeler, en passant,
Que l'on me considère, et justement je pense,
Comme un homme de sens !

LA FEMME DE SANCHO, *avec aigreur*

Oui ! C'est la récompense
De l'hospitalité, très large, que reçut
Le señor Cervantès en notre auberge !

SANCHO, *suffisant*

Il sut
M'apprécier !

LA FEMME DE SANCHO

Gardez, s'il vous plaît votre histoire

Pour d'autres ! Quant à moi, j'ai trop bonne mémoire !
Je me souviens qu'ayant passé dix mois ici,
Composant un " roman " — cela s'appelle ainsi
Je crois ! — quand il fallut payer, ce gentilhomme
Ne put complètement s'acquitter de la somme
Qu'il nous devait. Alors il vous dit : " Si tu veux,
Mon bon Sancho Pansa, nos arrières-neveux
Répéteront ton nom comme celui d'un sage,
Et d'après toi, je nommerai, dans mon ouvrage,
L'aimable champion du bon vieux sens commun ! "
Et vous, vous, vaniteux comme un âne, comme un
Dindon, pour figurer ainsi dans *Don Quichotte*,
Vous avez de moitié diminué sa note !

SANCHO

Pourtant...

LA FEMME DE SANCHO

Mais moi je sais que l'on ne trouve ici,
Une ombre de bon sens, qu'en cette tête-ci

(*la sienne.*)

SANCHO, *majestueux*

Il me semble que si, depuis une semaine,
Le señor Quijada ne vient plus — phénomène
Etrange — converser avec nous chaque soir,
Et dans son vieux fauteuil, au coin de feu, s'asseoir,
C'est...

LA FEMME DE SANCHO, *l'interrompant*, *visiblement agacée par le ton sentencieux de son mari*

C'est qu'il trouve mieux que votre compagnie !
Qu'un plus malin que vous, flattant mieux sa manie,

Votre espoir de lui faire instituer pour seul
Héritier, notre fils Alonso, son filleul,
Est un espoir qu'il faut oublier !

SANCHO

Bien ! J'approuve
Vos conclusions et...

LA FEMME DE SANCHO, *les poings sur les hanches*

Et ?...

SANCHO

Mon sens commun trouve
Qu'il faudrait essayer, par un petit présent,
D'amadouer ce bon " Don Quichotte ".

LA FEMME DE SANCHO

A présent
Que vous avez fini, car vous avez, je pense,
Fini ?

SANCHO

J'ai fini !

LA FEMME DE SANCHO

Bon ! Toute cette dépense
De sens commun ferait pleurer le Toboso.
Vous seul semblez ne pas savoir que d'Alonso
Il n'est plus question.

SANCHO

Comment !

LA FEMME DE SANCHO

Qu'une nouvelle

Fantaisie a conquis le cœur et la cervelle
De son parrain... “ l’amour ! ”

SANCHO

Quel amour ?

LA FEMME DE SANCHO

Quel amour ?
En connaissez-vous deux, vous ? — Il fait une cour
Effrénée à... — Cherchez !

SANCHO

Qu’est-ce que cette histoire ?

LA FEMME DE SANCHO

La nièce du curé !

SANCHO

Qui ?

LA FEMME DE SANCHO

La chose est notoire !
Elle n’a pas en dot un seul maravédis
Et cherchait un mari !

SANCHO

Vous rêvez !

LA FEMME DE SANCHO

Je vous dis
Ce que depuis trois jours chacun tout haut raconte !

SANCHO

C’est une invention ! C’est une histoire ! Un conte !
Une fable !

LA FEMME DE SANCHO

Rien n'est plus certain et plus clair.

SANCHO

Elle est folle du fils Pérez.

LA FEMME DE SANCHO

Elle en a l'air.
Elle aura dû se contenter, — la chose arrive,
Mon cher ! — du vieux serin pris à défaut de grive !

SANCHO

Mais ils ont, tout à l'heure, un rendez-vous ici.

LA FEMME DE SANCHO

Les choses de tout temps se passèrent ainsi !
Le jeune c'est le Rêve, et le vieux c'est la Vie.

SANCHO

Il faut agir !

LA FEMME DE SANCHO, *ironique*

Il faut agir !

SANCHO, *après un instant de réflexion*

J'ai bien envie
D'avertir Quijada ! C'est dans son intérêt !...
Il serait... malheureux.

LA FEMME DE SANCHO

Certes qu'il le serait !

SANCHO

Le pauvre homme ! Je vais l'avertir au plus vite !

JOSÉ, *annonçant*

Le señor Quijada !

SANCHO, *à José*

Qu'il vienne !

(*A sa femme.*)

Une visite

Opportune ! Je vais l'éclairer !...

LA FEMME DE SANCHO

Sois adroit !

SANCHO

Non ! Je préfère aller droit au but, moi ! Tout droit !...

SCÈNE X

SANCHO, LA FEMME DE SANCHO, QUIJADA

QUIJADA

Bonjour, Sancho ! qui, comme un écuyer fidèle,
Sur ton sage grison, suivant ma haridelle,
Timidement, jadis, prenais parti pour moi,
Lorsque je combattais, plein d'ardeur et de foi,
Les mauvaises raisons qu'entassait un sceptique
Railleur, pour ébranler ma confiance antique
Dans un noble idéal par lui si détesté,
Qu'il voulait l'arracher des cœurs !... Je suis resté
Bien longtemps sans venir écouter tes proverbes !

SANCHO

Oui ! J'étais inquiet !... Ma femme a de superbes

Oranges qu'elle veut vous offrir.

LA FEMME DE SANCHO, *à Quijada*

Vous semblez

Souffrant.

QUIJADA

Non.

LA FEMME DE SANCHO

C'est la fièvre ! On voit que vous tremblez.

QUIJADA

Ah ! l'on deviendrait fou, je crois, à toujours vivre
Au sein d'un rêve qui vous fait marcher comme ivre,
Sous le rayonnement de sa rouge splendeur.
Fou, de se croire grand de toute sa grandeur,
De croire posséder la beauté qu'il révèle,
De croire qu'elle rend l'amour qu'on a pour elle !

LA FEMME DE SANCHO, *bas à son mari*

Parle-lui !

SANCHO, *à Quijada*

Je voudrais dire un mot... d'un projet
Que l'on vous prête.

QUIJADA

Eh bien, dis-le !

SANCHO

C'est un sujet
Très délicat, très épineux, très difficile...
Aussi je vais parler net, comme un imbécile,
Comme un rustaud vulgaire, indiscret, qui, tout plat,

Avec naïveté met les pieds dans le plat.
On dit que vous allez vous marier !

QUIJADA

Peut-être !
On ne sait pas !

SANCHO

Je vais, moi, vous faire connaître
Le noble et large cœur, qu'à tous vous préférez !
D'abord, elle a pour amoureux Pablo Pérez !...

QUIJADA, *avec une grande indifférence*

Vraiment ! Et puis ?

SANCHO

Et puis ? Comme l'autre, pas bête,
Ne consentirait pas à lui prêter sa tête,
Elle veut vous avoir pour mari !

QUIJADA

Vous mentez !
Ce sont vos sentiments abjects que vous tentez
De prêter à la noble enfant... Mais je vous laisse !

LA FEMME DE SANCHO, *bas à Sancho*

Vous allez droit au but !

SANCHO, *à Quijada*

Ma franchise vous blesse !
Je vous prouverai tout, tout, puisque vous doutez !
Et vous aurez la preuve ici-même — écoutez ! —
Que son cœur appartient à l'autre !

QUIJADA, *très dédaigneusement*

C'est possible !

SANCHO

Vous comprendrez alors qu'il soit inadmissible
Qu'elle vous aime !

QUIJADA

Soit ! — Elle me le dira
Quand je demanderai sa main !

SANCHO

Elle n'ira
Pas vous montrer le fond de son sac ! Fou, qui compte
Sur ce qu'on nomme " honneur des femmes ! "

QUIJADA

J'aurais honte
D'écouter plus longtemps de tels propos. Adieu !

SANCHO, *arrêtant Quijada*

Non ! Laissez-moi prouver qu'elle se fait un jeu
De tous vos sentiments, prouver qu'elle vous leurre !
Comprenez donc ! Ils ont, elle et lui, tout à l'heure,
Un rendez-vous ici.

QUIJADA, *essayant de se dégager*

Laissez-moi !

SANCHO

Cachez-vous
Derrière ce rideau. Vous entendrez les fous
Rire de votre amour qu'ils raillent et bafouent,
Et vous verrez comment tous deux, de vous se jouent.

QUIJADA

Assez ! Je vous ai trop écouté.

SANCHO

Mais...

QUIJADA

Assez !

SANCHO

Señor !

QUIJADA

Non, taisez-vous, enfin ! Vous dépassez
Les bornes de ce qu'on pardonne à l'ignorance
D'un cœur grossier.

SANCHO

Je n'ai qu'un but, qu'une espérance :
Vous servir !...

QUIJADA

Taisez-vous ! Que vous me proposiez
Une lâcheté, soit !

SANCHO

Mais...

QUIJADA

Que vous supposiez
Qu'un gentilhomme peut, comme un ignoble drôle,
Jouer le misérable et ridicule rôle
Du valet qui se cache à l'affût d'un secret,
Soit ! Et vous me jugez d'après vous !

SANCHO

Je suis prêt

A prouver...

QUIJADA, *l'interrompant*

Mais salir de sentiments vulgaires
La noble enfant... Calomnier !... Je ne veux guères,
Que l'on puisse, un instant, croire que j'ai prêté
L'oreille à vos discours.

LA FEMME DE SANCHO, *bas à Sancho*

Ah ! Vous avez été
Droit au but, imbécile !

SANCHO, *arrêtant Quijada*

Un moment ! Je veux rendre
Au Señor Quijada, s'il consent à m'attendre,
Ce manteau qu'il laissa, par oubli, l'autre soir !
Je vais revenir...

QUIJADA

Bien !

SANCHO, *bas à sa femme*

Jacasse !... Tu vas voir !

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

QUIJADA, LA FEMME DE SANCHO

LA FEMME DE SANCHO, *le cœur plein de son sujet*

C'est malheureux ! C'est très malheureux ! Je suis triste
De ce manque de tact. Je pense qu'il n'existe

Aucun homme ayant moins de tact que mon mari !
Croyez qu'au fond du cœur l'imbécile est marri !
C'est sottise et non pas méchanceté ! Plus bête
Que méchant ! Bon cœur, oui, mais pas l'ombre de tête !
Aussi bête que laid, et Dieu sait s'il est beau !

SCÈNE XII

QUIJADA, LA FEMME DE SANCHO, SANCHO, TROIS DOMESTIQUES DE SANCHO

SANCHO, *bas aux domestiques*

Chacun de son côté... Bon !

(*A Quijada.*)

Voici le manteau !

Permettez !

(*Il le lui place sur les épaules.*)

(*Aux domestiques.*)

Maintenant !

(*Les domestiques, profitant de ce que Quijada est empêtré dans les plis du manteau, lui saisissent les bras, le garrottent.*)

QUIJADA

Hé bien ! Qu'est-ce ?

SANCHO, *respectueux*

On vous lie,

On vous bâillonne.

(*On noue un foulard en soie sur le bas de la figure de Quijada.*)

QUIJADA

Quoi !

LA FEMME DE SANCHO

Quelle est cette folie ?

SANCHO

(*A un domestique.*)

Ce fauteuil !...

(*A un autre.*)

Ces coussins !...

(*On assied Quijada dans le fauteuil, on l'y attache solidement, mais sans brutalité, lui mettant des coussins sous les pieds pour qu'il ne puisse faire aucun bruit.*)

Là ! Vous pourrez tout voir,
Tout entendre !

(*Aux domestiques.*)

Surtout qu'il ne puisse mouvoir
Ni les pieds, ni les mains.

(*A Quijada.*)

Señor, je crois vous rendre
Un service éclatant. Vous pourrez tout entendre
Derrière le rideau. Vous serez aisément
Convaincu, que, jamais, Sancho Pansa ne ment
Et que...

(*Aux domestiques, leur montrant l'enfoncement sous l'escalier et leur indiquant d'y transporter le fauteuil sur lequel se trouve Quijada.*)

— Là ! —

(*A Quijada.*)

... si je suis une brute grossière,
Je rends du moins service aux gens à ma manière !
Un peu brutale, un peu rustaude !

(*Bas à sa femme, triomphant.*)

Qu'en dis-tu ?

LA FEMME DE SANCHO

Mais... que tu risques d'être affreusement battu !

SANCHO

Cela peut réussir !

LA FEMME DE SANCHO

Sans doute !

SANCHO

Mon amie,
Les gens que l'on contraint à faire une infamie
Dont ils tirent profit, sont indulgents ! Crois-moi !

LA FEMME DE SANCHO

C'est possible, mais c'est hasardeux !

SANCHO, *aux domestiques*

Allez !

(*A José.*)

Toi,
Reste ici pour ouvrir à la fille !

LA FEMME DE SANCHO, *à José*

Et ne souffle
Mot !

SANCHO, *à José*

Surtout sois muet ! Est-ce compris, maroufle ?

(*Sancho et sa femme sortent.*)

SCÈNE XIII

JOSÉ

Maroufle ! Est-ce compris ? Oui, oui, que c'est compris...
Le silence est d'or... soit ! Mais on va voir le prix
D'un mot adroit !

SCÈNE XIV

DOROTHÉE, JOSÉ

DOROTHÉE

Bonsoir ! Et je suis la première !
Est-ce qu'on ne pourrait avoir plus de lumière ?
Il fait trop noir ici...

JOSÉ, *bas*

Chut ! — Venez ! —

(*Il l'emmène à l'écart d'un air mystérieux.*)

Le Señor
Quijada... là... caché...

(*Haut.*)

Mais c'est qu'il fait encor
Très clair !

(*Bas.*)

Chut !

DOROTHÉE, *bas*

Comment ?

JOSÉ, *bas*

Là... sous l'escalier... derrière
Ce rideau...

DOROTHÉE

Quoi !...

JOSÉ, *bas*

Pour vous écouter !

(*Haut.*)

La lumière
Cela coûte très cher !

DOROTHÉE, *haut*

Bien ! Mais on vous rendra
Cela !

JOSÉ, *bas*

Tout ce que vous direz, il l'entendra !

(*Haut, apercevant Pablo Perez qui entre par la porte du fond.*)

Ah ! Le Señor Perez !

PABLO, *à José*

Laissez-nous !

(*José sort.*)

SCÈNE XV

DOROTHÉE, QUIJADA, *caché*, PABLO

PABLO, *allant vers Dorothée les mains tendues*

Dorothée !

DOROTHÉE, *essayant de lui faire comprendre par signes ce qui se passe*

Nous devez me juger... Señor... très... effrontée...
Pour m'être ici rendue... alors que je savais...
Vous y rencontrer...

PABLO

Quoi ! Mais...

DOROTHÉE, *bas*

Silence ! Je vais
Tout t'expliquer !

PABLO

Parlez !

DOROTHÉE

J'ai bien reçu... la lettre
Où vous me demandez, Señor, de vous permettre
De demander ma main à mon Oncle...

PABLO

Mais...

DOROTHÉE, *l'interrompant vivement*

Non !
Non Señor ! Cet honneur de porter votre nom
Je ne puis désormais l'accepter...

PABLO

Quoi ?

DOROTHÉE, *embarrassée*

Peut-être
Si vous m'aviez plus tôt, ou moins tard, fait connaître
Vos sentiments... qui sait !... — Mais je dois maintenant
Vous parler de façon différente, et, tenant,
A ce qu'entre nous deux, désormais, ne subsiste
Qu'une franche... amitié... désirant qu'il n'existe
Aucune erreur...

PABLO

Enfin !

DOROTHÉE

...aucun malentendu...
Je suis venue ici...

PABLO

Je veux être pendu !...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Señor, je vous en prie et n'ai point l'habitude
D'un langage qui, bien que je ne sois pas prude,
Me choque !

PABLO

Mais enfin...

DOROTHÉE

Je vais mieux m'expliquer...
Mon cœur ne m'appartient plus !

PABLO

Quoi ! C'est vous moquer !

DOROTHÉE, *bas*

Tais-toi !

PABLO

Je n'ai jamais vu tourner de toupie...

DOROTHÉE, *bas*, *l'interrompant*

Derrière ce rideau Quijada nous épie !

(*Haut*, *feignant la colère*.)

Señor ! Vous me traitez bien familièrement !
Voilà six mois que vous m'aviez, très vaguement,
Parlé de vos desseins... mon cœur était encore
Libre... alors... J'ai pu vous laisser... je le déplore...
Quelques illusions...

PABLO, *qui a enfin compris*, *très tragiquement*

Je n'ai donc plus d'espoir !

DOROTHÉE

Je le regrette, mais... — Non !

PABLO

Et peut-on savoir
Quel est l'heureux mortel qui prend dans votre vie
Cette place, l'unique objet de mon envie ?

DOROTHÉE

Señor... c'est un secret...

PABLO

Votre cœur le garda

Très mal, ce doux secret...

DOROTHÉE

Señor !...

PABLO, *très tragique*

C'est Quijada !
Je le sais. J'en suis sûr. Oui ! Je tuerai cet homme !

DOROTHÉE, *très tragique*

Non. Grâce ! J'en mourrais. Grâce !

PABLO

Non ! Jamais !

DOROTHÉE

Comme
Les hommes sont cruels !

PABLO

Ah ! vous l'aimez donc bien,
Señorita ?

DOROTHÉE

Jamais, je ne dirai combien
Je souffre.

PABLO

Il mourra donc !

DOROTHÉE

Hélas !

PABLO

La chose est sûre !

DOROTHÉE, *d'une voix brisée par le rire qu'elle s'efforce d'étouffer*

Vous nous tuerez tous deux de la même blessure.

PABLO, *la serrant dans ses bras*

Non, non. Ne pleurez pas ! Relevez-vous. Pardon !
Je veux fuir... l'éviter... mourir !... Et plus tard on
Gravera sur ma tombe : " Il aimait une ingrate ! "

DOROTHÉE

Adieu, Señor !

PABLO

Adieu !

DOROTHÉE, *bas*

Va-t'en, ou bien j'éclate.

(*Pablo sort.*

Elle reste un instant seule. Réfléchit, puis détache le bouquet qui orne son corsage, le pose sur la table et sort par la porte du fond.

Un instant après, Sancho passe craintivement la tête par la porte de gauche, puis entre suivi de sa femme et de ses domestiques.)

SCÈNE XVI

QUIJADA, *caché*, SANCHO, LA FEMME DE SANCHO

SANCHO, *entrant très inquiet*

Ils n'ont pas été longs !...

LA FEMME DE SANCHO

Non !

SANCHO

J'attendais mieux d'eux !

Il pourrait me casser une côte...

LA FEMME DE SANCHO

Une... ou deux !

SANCHO, *à Quijada*

Pardonnez-moi, Señor, le pénible spectacle...

(*Quijada délivré s'est emparé de sa canne et s'avance vers l'aubergiste d'un air qui ne laisse aucun doute sur ses intentions. Sancho se dissimule derrière sa femme.*)

SCÈNE XVII

QUIJADA, SANCHO, LA FEMME DE SANCHO, JOSÉ, DOROTHÉE

DOROTHÉE, *rentrant*

Où donc est mon bouquet ?...

(*Apercevant Quijada.*)

Vous ici ? Quel miracle !

Comment avez-vous fait, Señor pour vous cacher ?

D'où venez-vous ? D'où sortez-vous ?

QUIJADA

Je vais tâcher

De tout vous expliquer.

(*A Sancho.*)

Mais réglons notre compte !

SANCHO, *tremblant*

Señor...

QUIJADA

Votre âme étant insensible à la honte,
Je vous romprais les os, si la señorita
N'était point là !

DOROTHÉE

Comment ! Sancho vous irrita ?

SANCHO

Hélas !

QUIJADA, *à Sancho*

Vous m'avez fait commettre une infamie.

DOROTHÉE

Comment !

QUIJADA

Et plus jamais, de la maison amie,
Je ne veux repasser le seuil !

DOROTHÉE

Qu'entends-je ?

QUIJADA, *à Sancho*

Adieu !

DOROTHÉE

D'abord, expliquez-moi !

QUIJADA

Non, non, pas en ce lieu.

Venez !... Allons !...

DOROTHÉE, *l'arrêtant*

Pourquoi ? Je suis très curieuse !

D'où venez-vous ? Quelle est cette mystérieuse

Colère ?

QUIJADA

Pas ici !... Sortons.

DOROTHÉE

Non ! — Non ! — ici !

LA FEMME DE SANCHO, *humblement à Quijada*

C'est nous qui sortirons !...

SANCHO, *bas à sa femme*

Ça n'a pas réussi !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVIII

QUIJADA, DOROTHÉE

QUIJADA

Je vous expliquerai... C'est la plus ridicule

Aventure... et j'en suis tout confus !...

DOROTHÉE

Ce scrupule

Est étrange ! Comment ! Vous, l'incarnation
De l'honneur, auriez-vous commis quelque action
Douteuse ?...

QUIJADA

Pouriez-vous m'en supposer capable !

DOROTHÉE, *avec emphase*

Jamais !

QUIJADA

Et cependant, en fait, je suis coupable !
Car tantôt j'étais là, caché, quand vous parliez,
Au Señor Pérez...

DOROTHÉE

Quoi ! Caché ! Sous l'escalier...
Me surveillant ! M'espionnant ! C'est impossible !
Vous !...

QUIJADA

La chose odieuse a son côté risible :
Sancho m'avait... — comment vous expliquer cela ! —
Lié... bâillonné...

DOROTHÉE

Vrai ?

(*A part.*)

Vieux menteur !...

(*Haut.*)

Mais de là...
Vous avez entendu... peut-être... des paroles...

QUIJADA

Vous ai-je bien comprise ? Ah ! jamais mes plus folles

Espérances, jamais mes rêves les plus fous
N'eussent osé... mais non ! C'est impossible ! — Vous !...
La beauté, la jeunesse... un malheureux qu'on raille,
Ayant pour tous trésors les chansons qu'il rimaille,
Vous lui diriez : Je veux partager la moitié
De tous vos désespoirs ?... Vous en auriez pitié ?...
Votre clarté ferait moins noir son crépuscule ?
Moi qui suis pauvre. Moi, qu'on trouve, ridicule,
Je rêve, n'est-ce pas ? C'est impossible !

(*La regardant avec adoration.*)

Oui !
Devant votre sourire on est comme ébloui !
Toujours, en vous voyant, je songeais, sans envie,
Qu'un beau jeune homme un jour vous prendrait dans sa vie,
Vous donnerait son cœur, ferait de vous son ciel,
Et très souvent, je me disais : L'essentiel
C'est qu'elle soit heureuse ! Il faudrait prendre garde :
Qu'on l'aimât bien surtout !... Ah ! plus je vous regarde
Plus j'ai peur ! Plus je crois qu'il faudra m'éveiller,
Sortir d'un songe !

DOROTHÉE, *souriant, coquettement, avec une émotion jouée*

Non !

QUIJADA

Je vais vous conseiller
Comme un ami ! Je ne veux pas... être égoïste...
Et, si vous m'épousiez, vous pourriez être triste
Un peu plus tard... Mais lui, Pablo Pérez, il est
Bien, — très bien ! — ce jeune homme, et son air gai me plaît
Beaucoup. Il est très riche. Il paraît qu'il possède

Un grade dans l'armée... Il est charmant... je plaide
Mal sa cause... Il est jeune aussi !... — Vous comprenez !

DOROTHÉE

Oui ! je comprends qu'au fond du cœur vous ne tenez
Pas beaucoup à me voir un jour votre compagne !

(*A part.*)

Ce petit tremolo qu'un soupir accompagne
A fait bien... il hésite !...

QUIJADA

Ah ! Vous ne savez pas
Combien vous me sauvez, et combien je suis las
De me traîner le long de ma funèbre vie,
N'ayant rien conservé de la route suivie,
Rien ! Que le souvenir d'avoir toujours été
Vaincu ! — Mon hiver vient, je n'ai pas eu d'été !
Pas un jour de soleil, pas un jour de lumière !
J'ai près de cinquante ans : mon existence entière
N'eut qu'un but, qu'une fin, qu'un objet : secourir
Ceux que le sort brisait, que je voyais souffrir,
Se débattre, saigner, sous l'implacable roue
Du Destin ! Et je fus l'insensé qu'on bafoue,
Qui dit : " Ayez pitié du proscrit, du bandit,
" Du monstre, du méchant, de l'assassin ! " qui dit :
" Tendez-leur les deux mains ! Nous sommes dans un gouffre;
" Quelqu'un, au-dessus, rit, de voir l'homme qui souffre
" Se tordre, comme un ver qu'on écrase, se tord...
" Épargnons-nous ! Laissons faire le mal au Sort !
" Que l'Éternel Bourreau s'amuse : tue ou blesse,
" Ne songeons qu'à guérir ! Respectons la faiblesse,
" La honte, le malheur, la faim, la pauvreté !

“ Réparons ce que fait la grande lâcheté !
“ Soyons meilleurs ! Tâchons de réparer les crimes
“ Du Destin, de sauver du moins quelques victimes ! ”

Et j'allais répétant : “ Poètes, qui sentons
“ De beaux songes hanter nos fronts : Mentons ! Mentons !
“ La vie est lâche, obscure, imbécile, cruelle...
“ Ne disons pas cela ! Frères ! jetons sur elle
“ Comme un royal manteau nos rêves radieux !
“ Mentons ! Tenons voilés, cachons à tous les yeux
“ Les vices, les laideurs, les hontes, les ulcères !
“ Pour guérir tous ces maux et toutes ces misères,
“ A quoi sert-il d'aller partout les publier ?
“ Tout en soignant la plaie, il faut faire oublier
“ Qu'elle existe à celui dont elle ronge l'âme !
“ A quoi bon lui crier : Vous êtes laid, infâme,
“ Immonde, répugnant et vous allez périr ?...
“ Endormir la douleur, c'est presque la guérir !
Et tous les gens d'esprit, alors, ont pris pour cible
De leurs traits acérés le rêveur d'impossible,
Le chevalier errant, le redresseur de torts ;
Leurs clameurs ont couvert ma voix, et depuis lors,
Lorsqu'un homme défend quelque illusion sotte,
On dit : Il faut laisser la chose à “ Don Quichotte ! ”
Quelquefois je réponds : “ Qu'importe, j'ai raison !
“ L'Avenir est là-bas, derrière l'horizon,
“ Derrière le coteau noir où monte la route,
“ L'Avenir jugera mieux mon effort ” — J'en doute !
D'autres pourront défendre avec plus de succès
La cause qui me fut chère... Moi, je le sais,
Je dormirai dans l'ombre, à jamais ridicule !
— Mes jours se terminaient, dans ce noir crépuscule,

J'étais maudit, j'allais morne et désespéré,
Et voilà, tout à coup, que tout s'est éclairé !
Quand je me résignais, tristement, à descendre
Dans la tombe, sans qu'un seul cœur eût pu comprendre
Mon cœur, sans qu'une voix m'eût dit : " Tu n'es pas fou ! "
Sans que deux bras de femme eussent mis à mon cou,
Cette suavité blonde de leur caresse,
Voilà que vous venez avec votre tendresse,
Avec votre fraîcheur, avec votre beauté !
Voilà que vous voulez marcher à mon côté !
Voilà que vous voulez suivre ma route sombre !
Voilà, — c'est vrai ! — que vous voulez aller vers l'ombre,
Vous qui pouviez marcher sur des sommets vermeils,
Pour que votre chemin et le mien soient pareils !
Ah ! tenez, je n'ai pas la force et le courage
De ne pas accepter ! Ce ne serait pas sage,
De dire non, de fuir quand le ciel est ouvert !
J'ai trop longtemps lutté, j'ai trop longtemps souffert !
J'ai trop longtemps vécu seul, sans avoir dans l'âme
Un désir, un espoir !... Qu'un plus heureux me blâme :
Je vous aime comme on n'a pas encore aimé !...

(*Elle lui tend la main coquettement.*)

Et Vous ?... Répétez-moi !...

DOROTHÉE, *feignant une émotion profonde*

Pablo l'a proclamé
Assez haut !

QUIJADA

Ah ! l'instant est unique et suprême !
Ne vous trompez-vous pas ? Est-ce bien sûr ? L'extrême
Bonheur m'effraye un peu ! Voyez-vous, il ne faut

Pas me laisser tomber : ce serait de trop haut !

DOROTHÉE, *à part*

Il ment ! Il m'épiait !

QUIJADA, *embrassant la main que lui abandonne la jeune fille*

Je t'adore !

DOROTHÉE, *à part*

Courage !

(*Haut.*)

Et maintenant je vais vous demander un gage !

QUIJADA

Que faut-il faire ? Dis ! Parle ! Exprime ton vœu !

DOROTHÉE

Attendre, et ne rien dire à mon oncle avant que...
Voilà !... je vais d'abord exiger une chose
Pas facile !...

QUIJADA

C'est fait, si c'est possible !

DOROTHÉE

J'ose ?...

QUIJADA

Mais oui !...

DOROTHÉE

C'est que je suis très exigeante !

QUIJADA

Dis !...

DOROTHÉE

Je voudrais, avant tout, voir jouer *Amadis*,
Ce drame dont les vers sont si beaux et que j'aime,
A la Zarzuela ! Comprenez ! Ce poème,
Confondrait à jamais ceux qui se sont permis
De se moquer de vous : vos lâches ennemis !

QUIJADA

Je les méprise tant !

DOROTHÉE

Il faut songer à celle
Qui marche à votre bras et travailler pour elle !

QUIJADA

Puisque vous en avez respiré le parfum,
Mes vers peuvent périr désormais, et pas un
Ne doit toucher la fleur que vous avez touchée,
Sur laquelle, un instant, votre âme s'est penchée !
Mon œuvre n'est qu'à vous ! Gardez-la toute !

DOROTHÉE

Non !
Vous devez illustrer votre nom, et mon nom !

QUIJADA

La gloire ! Un vain hochet ! un songe ! une fumée !

DOROTHÉE, *mutine*

Un hochet, soit, c'est vrai, mais à la femme aimée
Allez-vous refuser un hochet ?...

QUIJADA, *paternel et souriant*

Quelle enfant !

DOROTHÉE

Oui ! Je veux vous voir, moi, glorieux, triomphant,
Acclamé, recevoir de mes mains la couronne !
Etre le front altier et sacré qu'environne
L'espoir d'être immortel ! Entendre sur mes pas
Les gens dire : C'est Elle !... Elle !

QUIJADA, *hésitant*

Ils ne voudront pas,
Les acteurs.

DOROTHÉE

Ils voudront ! Il suffit qu'on les paie !
Je le sais ! Je me suis, sans rien dire, occupée
De la chose ! Il suffit à la Zarzuela
De cinq mille douros !

QUIJADA

Non ! non, jamais cela !
Ne parlez pas ainsi ! Vous dites sans comprendre
Des choses... c'est affreux ! Vous ne pouvez vous rendre
Compte ! Vous n'avez pas réfléchi, c'est certain !
Vous me parlez, avec un sourire mutin,
D'une action que tout auteur croit dégradante
Avec raison !

DOROTHÉE

Comment ?

QUIJADA

La chose est évidente !
— Pardonnez-moi, si j'ai parlé trop vivement ! —
Je vais vous expliquer : tenez ! voici comment !

Les acteurs sont toujours entourés d'imbéciles,
Qui veulent imposer des œuvres puériles
Au public. Ces gens-là réussissent parfois,
A force d'or, à faire ouïr leur sotte voix,
A donner le spectacle écœurant de leur vaine
Ambition, et moi, qui, toujours, eus la haine
De la foule, j'irais me ranger parmi ces
Impuissants, qui voudraient acheter le succès,
J'irais payer des gens, pour qu'on daignât m'entendre,
Et, comme un artisan qui ne pourrait pas vendre
Le fruit de son travail, pour s'en débarrasser,
L'offrirait au premier qui viendrait à passer,
En lui disant : " Prenez un écu pour la peine ! "
Le beau rêve adoré dont mon âme était pleine,
Pour forcer les acteurs à lui prêter leurs voix,
Je leur dirais : " Voici ! Je donne tant !... "

DOROTHÉE

Je vois !
C'est une vanité d'auteur ! Je suis très triste
De ce refus !

QUIJADA

Comprends ! C'est mon honneur d'artiste !

DOROTHÉE, *boudeuse*

Je comprends bien, d'abord, que vous me refusez
Quelque chose ! Voilà ! Que vous vous récusez,
— Bon chevalier ! — Quand votre dame à son service
Vous emploie, et demande un petit sacrifice !...

QUIJADA

Un grand !...

(*Elle s'est assise, très boudeuse et se détourne de lui. Elle se retourne, le regarde en souriant, et lui dit avec une émotion jouée.*)

DOROTHÉE

Quand je vous dis... que je veux... en retour...

(*Elle lui tend la main.*)

QUIJADA, *lui prenant la main, s'agenouille près d'elle, et enivré par son sourire*

Que votre volonté soit faite, mon amour !...

Fin du Deuxième Acte.

ACTE III

AMADIS !

ACTE III

La scène du théâtre dépouillée de tout décor

SCÈNE I

DON PEDRO, *le grand premier rôle*, DON JUAN, *le jeune premier*, ISABELLE, *la coquette*, DONA CHRISTOPHORA, *la duègne*, BIANCA, *l'ingénue*

LA DUÈGNE, *entrant par le fond, revêtue d'une mante épaisse*

Après avoir eu chaud, cette place est malsaine.

DON PEDRO

Pourquoi n'a-t-on pas mis un décor sur la scène ?

DON JUAN

On gèle ici !

ISABELLE

J'ai froid !

BIANCA

Oui ! Le Guadarrama

Est tout blanc ce matin !

DON JUAN, *déclamant à Bianca*

" Cet homme qui t'aima
" Blanche enfant !... "

BIANCA, *l'interrompant*

Pas encor !

LA DUÈGNE

Silence !

ISABELLE

Il nous assomme !

BIANCA

Attends pour commencer, mon cher, que le bonhomme
Soit là !

LA DUÈGNE

Moi, j'en ai plein le dos de l' " *Amadis* ".

ISABELLE

Combien de fois déjà l'a-t-on répété ?

LA DUÈGNE

Dix !

ISABELLE

Et nous passons ?

LA DUÈGNE

Après demain !

DON JUAN, *à Bianca qui se gratte mélancoliquement l'oreille*

Ça te démange ?

BIANCA

Je ne sais rien du rôle.

ISABELLE

Et moi donc !

DON JUAN

Moi, l'orange
Gâtée ou l'œuf pourri des beaux soirs triomphants,
Me pendent au nez !

ISABELLE, *riant*

Et moi donc.

DON PEDRO, *qui jusque-là s'est tenu d'un air sombre à l'écart*

Çà, les enfants,
Croyez-vous qu'Estéban compte vraiment nous faire
Jouer cet " *Amadis* " ?

ISABELLE

Mais...

DON JUAN

Je crois que l'affaire
Est absolument sûre.

LA DUÈGNE

Oui. L'auteur a payé...
Cinq mille douros !...

BIANCA

Ah !...

DON PEDRO

Il n'est pas effrayé,
Notre bon directeur, par les sifflets qui doivent
Nous saluer !...

DON JUAN

Ce sont les acteurs qui reçoivent
Les oranges...

ISABELLE

Les œufs...

BIANCA

Les évantails cassés...

LA DUÈGNE

Les amandes !...

DON JUAN

Ça, c'est leur ordinaire !

DON PEDRO

Assez !
Je ne recevrai rien, croyez-en ma parole,
J'aimerais mieux périr que de créer ce rôle
Absurde d'Amadis.

DON JUAN

Nous n'avons pas le choix,
Et la chose dépend d'Estéban seul.

DON PEDRO

Tu crois ?

DON JUAN

A moins de refuser...

DON PEDRO

Chut !... Personne n'écoute ?
Voici ce qu'il faudrait faire :

(*Tous se groupent autour de lui.*)

Toujours il coûte,
Énormément à tous les auteurs d'amender
Leur œuvre, en retranchant des vers ; leur demander
De remplacer un mot, de faire une rature,
De couper quelque chose à leur littérature,
Certe... ils aimeraient mieux se tailler dans la chair.
Qu'arriverait-il donc, s'il fallait qu'à son cher
" *Amadis* ", le señor Quijada-le-Grotesque,
Retranchât une scène entière ?

BIANCA

Il mourrait... presque !

DON PEDRO

Il refuserait net ! Et nous refuserions
Non moins net de jouer. Voilà ! Nous userions
Poliment, doucement, de notre droit. La scène
Où nous avons chacun à dire une dizaine
De vers nous servirait à merveille !

ISABELLE

Excellent.

DON JUAN

J'accepte.

BIANCA

Je veux bien.

DON PEDRO

Bon !

LA DUÈGNE

L'immense talent
De notre cher auteur va lui coûter, en somme,
Cinq mille douros !

DON PEDRO

Oui. Mais pas pour une somme
Décuple, je n'irais, moi, perdre mon honneur
D'artiste.

DON JUAN

Moi non plus !

LA DUÈGNE

Ni moi !

BIANCA

Moi, le bonheur
D'avoir autant d'argent de mon honneur d'artiste...

DON PEDRO, *l'interrompant avec sévérité*

Señorita !...

LA DUÈGNE

Qu'alliez-vous dire ?

DON JUAN, *mélodramatique*

Je suis triste,
Bianca, de vous entendre !

BIANCA

Hé ! ne criez pas tant !
J'allais finir : ...ne peut me tenter un instant.

(*Ils rient.*)

DON PEDRO

Voyons, convenons bien : c'est la scène troisième.

DON JUAN

Il est plus orgueilleux que Calderon lui-même,
Il ne voudra jamais.

DON PEDRO

Oh ! comptez sur cela,
Jamais !... jamais !...

DON JUAN

Surtout si la petite est là !

ISABELLE

Sa fiancée ?

DON JUAN

Il ne voudra pas, devant elle,
Céder.

BIANCA

Elle est jolie...

LA DUÈGNE

Oui... pas mal !

ISABELLE

L'immortelle
Déesse de ses vers !

BIANCA

Oh ! mais c'est sérieux !
Il l'aime comme un fou !

LA DUÈGNE

Comme un fou furieux !

BIANCA

C'est à mourir de rire ! Il la regarde, il semble
N'exister que pour elle, et vraiment, il ressemble
A son brave Amadis, qui meurt, le paladin,
En disant : " O ma Dame ! O mon Amour ! "

DON JUAN

Vieux daim !

ISABELLE

Hier, je l'ai vu, vous savez bien qu'*Elle* est partie
Avant que l'on n'eût pu commencer...

DON JUAN

Avertie
Des splendeurs d'*Amadis !*

ISABELLE

Laissez-moi donc finir
Mon histoire ! — J'ai vu l'auteur de l'avenir
Tirer de son pourpoint un bout de ruban rose,
Et puis, de l'air béat d'un vieux moine, qui pose
Les lèvres sur un reliquaire, déposer
Sur son ruban, son cher ruban ! un long baiser...

(*Ils rient.*)

DON JUAN

Dans la première enfance on peut faire la chose,
Mais dans la seconde...

SCÈNE II

LES MÊMES, QUIJADA, DOROTHÉE

BIANCA, *l'interrompant et saluant Quijada*

Ah ! notre auteur !

DON JUAN, *s'inclinant très profondément devant Dorothée*

Et sa rose !

QUIJADA

Bonjour, Pedro ! Bonjour, Bianca ! Bonjour, vous tous !

DON JUAN, *à Dorothée*

Puis-je sur votre main ?...

DOROTHÉE, *très sèchement*

Bonjour !

DON JUAN, *dépité, bas à Isabelle*

Le vieux jaloux
Lui tirerait l'oreille à la pauvre.

ISABELLE, *bas à don Juan*

Pécore !

QUIJADA

Commence-t-on bientôt ? Il est temps.

LA DUÈGNE

Pas encore !

DON PEDRO

Don Estéban n'est point ici.

QUIJADA

Bien.

DON PEDRO, *appuyant sur le premier mot*

Il convient
D'attendre.

QUIJADA, *à Dorothée*

Sentez-vous ce courant d'air qui vient
Du fond ?

DOROTHÉE

Un peu !

QUIJADA

Sortons ! Viens ! allons-nous en vite !
Rien n'est plus dangereux. Il faut que l'on évite
Les courants d'air après avoir eu chaud.

DOROTHÉE

Quitter !
Déjà ! Sans avoir vu les acteurs répéter ?...

QUIJADA

Qu'importe ! il ne faut pas t'exposer.

DOROTHÉE

Je préfère
Rester. D'ailleurs je n'ai plus froid !

QUIJADA

Mon Dieu, que faire !

DOROTHÉE

Rien ! Je ne le sens plus.

QUIJADA

Que faire ? Ce courant,
C'est dangereux !

DOROTHÉE, *impatientée*

Cela cesse !...

QUIJADA

Un frisson vous prend
Sans qu'on s'en doute. Il faut un châle, une mantille...

DOROTHÉE

La mienne me suffit. Assez !

DON JUAN, *bas aux deux jeunes actrices*

Si cette fille
Avait le bon esprit d'ordonner qu'*Amadis*
Fût mis au feu, nous ne serions pas " applaudis "
Après-demain.

DOROTHÉE, *à Quijada, avec qui elle se trouve seule vers le milieu de la scène*

Combien cela me semble étrange
D'être ici !

QUIJADA

N'est-ce pas !...

DOROTHÉE

Voyez-vous : tout s'arrange
Toujours, comme je veux ! J'ai la chance !

QUIJADA

C'est vrai !
Vous êtes le Bonheur que partout je suivrai !

DOROTHÉE

Vous disiez : Fatigué des luttes incessantes,
Des sarcasmes grossiers, des critiques blessantes,
Si vous me laissez seul, un jour, je faiblirai,
Je reprendrai ma pièce. Et moi, j'ai dit : J'irai !
— Comment ! Vous ? A Madrid ? Et votre oncle ? Et sa cure ?
— Cela s'arrangera ! disais-je. J'en suis sûre...

QUIJADA, *qui la regarde avec extase*

Et vous aviez raison, cela s'est arrangé.

DOROTHÉE

Oui ! Monseigneur l'évêque, un soir, a trop mangé !
Il en est mort... pieusement ! L'archidiacre
Notre cousin voulut nous avoir à son sacre,
Lorsqu'il fut investi du rang du saint défunt...
Et voilà !...

QUIJADA

Je ne sais d'où monte ce parfum...
Si ce sont vos cheveux, si c'est votre sourire !...
Je vous adore !

DOROTHÉE, *coquette*

Non !

QUIJADA

Oui ! Vous savez tout dire
Avec tant de gaîté, tant de grâce et d'esprit !
Votre bouche, à la fois, chante, embaume et sourit !

DOROTHÉE, *riant coquettement*

Taisez-vous, vil flatteur, si l'on allait entendre !

QUIJADA

Qu'importent ces gens-là !

DON JUAN, *bas aux deux actrices*

Non ! mais ont-ils l'air tendre !

SCÈNE III

LES MÊMES, DON ESTEBAN, *un gros homme bruyant qui remplit la scène de sa bourdonnante personne*

DON ESTEBAN

Salut à tous !

DON PEDRO

Salut !

DON JUAN, *saluant*

Don Esteban !

DON ESTEBAN, *à Dorothée*

Bonjour !

(*A Quijada avec effusion.*)

Ah ! Señor Quijada ! nous approchons du jour,

Du grand jour glorieux où la scène espagnole
Va s'enrichir...

(*S'interrompant pour tirer l'oreille à Isabelle.*)

C'est bien d'étudier son rôle !
Mais il fait froid ici ! glacial ! — Ce plafond
Est ouvert !

(*A des machinistes.*)

Que l'on baisse une toile de fond !
N'importe quoi ! C'est bon ! — Comme il te sied, ce voile,
Bianca !

DOROTHÉE, *à Quijada*

Je veux voir comme on baisse la toile.

(*Elle remonte vers le fond avec Quijada.*)

DON ESTEBAN, *aux acteurs*

Les costumes sont bien, n'est-ce pas ? Êtes-vous
Contents ?

ISABELLE

Oui...

DON JUAN

Si les vers...

BIANCA

N'étaient pas aussi...

DON PEDRO

Fous !
J'ai dit " fous ", c'est le mot ! Il est dur, mais...

DON ESTEBAN

Mais juste !

Je le sais, mes enfants ! Cela me tarabuste,
Allez, de me trouver obligé d'exposer
Vos talents à se voir... méconnus, d'imposer
Des choses au public... Seulement le bonhomme
A bien voulu... C'est que cela fait une somme !
Et vos appointements creusent un trou profond
Dans ma caisse !... Profond !

(*Aux machinistes.*)

Cette toile de fond
Descendra-t-elle ?

(*Aux acteurs.*)

Enfin, je suis pour vous un père
Et j'ai fait si bien que... — chut ! — dès ce soir, j'espère
Vous dire : " Mes enfants, oublions *Amadis.* "

TOUS LES ACTEURS

Bravo !

DON PEDRO, *lui serrant la main avec effusion*

Nous retrouvons l'Esteban de jadis !

DON ESTEBAN

D'après l'accord conclu, si l'auteur nous retire
Le droit d'interpréter l'œuvre, qu'une satire
Un peu vive déclare écrite en vers...

DON PEDRO

Fous !

DON ESTEBAN

Soit !
Je garderai l'argent, moi — cela se conçoit ! —
Pour me dédommager de ce temps perdu.

DON PEDRO

Certe !

DON ESTEBAN

J'espérais que, trouvant sa pièce encor trop verte,
Ce brave homme viendrait de lui-même m'offrir
De la remettre... pour un certain temps, mûrir
Au fécondant soleil de son génie ! Il semble
Ne pas s'y décider !...

ISABELLE, *montrant à Bianca, Quijada et Dorothée qui, dans le fond, regardent les machinistes occupés à descendre la toile*

Vois comme il la contemple.

BIANCA

Toute son âme brûle en ses grands yeux ravis !

DON ESTEBAN

Or, ce matin, passant Plaza Real, je vis
Notre ami Cervantès. Je lui contai la chose.
Il me dit : " Esteban, gardez ce nez morose
" Pour jouer *Le Jaloux corrigé* de Lopez.
" Je me charge de tout, mon cher, allez en paix !
" Je connais le bonhomme et lui ferai comprendre
" Aisément, car je sais comment il faut le prendre,
" Que son sublime esprit n'est point fait pour votre art.
" Je viendrai donc vous voir répéter, — par hasard ! —
" Après-midi. Mettez ma chaise à l'avant-scène ! "
Ainsi donc, mes enfants, ne soyons plus en peine,
Et travaillons gaîment !

TOUS, *lui serrant les mains*

Merci !

DON ESTEBAN, *calmant leurs effusions*

Plus bas !

DON PEDRO

Bravo !

DON ESTEBAN, *à Dorothée qui redescend vers l'avant-scène avec Quijada*

Vous intéresse-t-il, ce spectacle nouveau ?

DOROTHÉE

Oui... mais je voudrais bien voir comment on répète
Une pièce !

DON JUAN, *bas à Isabelle*

Charmant !

QUIJADA

Commençons !

ISABELLE, *bas à don Juan*

Son poète
Prend feu !

ESTEBAN, *mettant en scène*

Donc le décor représente la cour
D'un vieux château... Voici la porte de la tour...

(*Il place deux escabeaux.*)

Ici, celle d'un parc, puis, ici, la margelle
D'un puits.

(*Il place des escabeaux aux endroits qu'il indique.*)

QUIJADA, *à Dorothée, en lui avançant une chaise à l'avant-scène*

Asseyez-vous !

DON ESTEBAN

C'est à vous, Isabelle !

(*Aux Figurants qui ont peu à peu envahi le fond de la scène.*)

Silence !

(*A Isabelle.*)

Vous parlez avec Christophora.

(*Aux Figurants qui continuent à faire du bruit.*)

Si l'un de vous désire une amende il l'aura !

(*Quijada, Dorothée à l'avant-scène. Estéban tenant le manuscrit, prêt à souffler. Les autres artistes prêts à entrer en scène. Machinistes et Figurants dans le fond.*)

ISABELLE, *jouant, à Christophora. Elle parle du ton simple et naturel d'une conversation banale :*

— L'espace, revêtant son manteau d'émeraude,
D'azur, de pourpre et d'or, va réciter son ode ;
L'infini va parler dans le Soir... écoutons !
Peut-être entendrons-nous les mots dont nous doutons,
Les mots que notre Espoir murmure à notre Rêve,
Les mots que l'Ame crie ardemment et sans trêve
Pour qu'un écho du ciel les répète à son tour :
Lumière ! Vérité ! Beauté ! Tendresse ! Amour !
Ecoutons ! Sous la proue énorme et colossale
De la Terre, du fond de l'Infini, s'exhale

Le bruit mélancolique et suave que font,
Et s'entrouvrant, les flots bleus de l'éther profond...

QUIJADA, *l'interrompant*

Non ! Vous exprimez mal ces craintes insensées
D'un pauvre esprit malade et troublé ! Ces pensées
D'un pâle front hagard, penché sur l'infini !
Vous n'exprimez ni le profond vertige, ni
La folle anxiété dont frissonnent cette âme...
Soyez moins naturelle et moins simple !

ISABELLE, *aigrement*

On me blâme
Toujours de n'être point naturelle !

QUIJADA

Il ne faut
Pas réciter des vers comme on parle ! Défaut
Suprême ! Tout entier, sous leurs rythmes sublimes,
Sous le rappel sonore et berceur de leurs rimes,
Votre être doit vibrer d'un chant harmonieux !
Les vers, oiseaux divins qui descendent des cieux
Faire entendre ici-bas leurs voix surnaturelles,
Doivent toujours laisser sentir qu'ils ont des ailes !

SCÈNE IV

LES MÊMES, CERVANTÈS

(Cervantès a quarante ans. Il est vêtu de noir, porte la fraise et une courte barbe en pointe. Il a toute

la majestueuse autorité que donnent le génie et le succès.)

CERVANTÈS, *il est entré depuis un instant*

Vous n'avez point changé, señor Quijada.

QUIJADA, *surpris*

Vous ?

Cervantès !... Vous... ici ?

CERVANTÈS, *presque sans ironie*

Je voulais, avant tous,

Admirer le nouveau chef-d'œuvre...

QUIJADA, *cérémonieux, après un instant d'hésitation*

Je vous prie

De prendre place !...

CERVANTÈS

Ainsi, cette plaisanterie

Que je me suis permise autrefois... cet écrit...

Ce roman ?...

QUIJADA

Vous avez, Señor, beaucoup d'esprit !

CERVANTÈS

Je n'ai jamais voulu vous blesser !

QUIJADA

Oh !... non !

CERVANTÈS

J'aime
Certains de vos vers !

QUIJADA

Ah !

CERVANTÈS

Mais vous venez vous-même,
Ici, de condamner de cruelle façon
Votre dernier effort !

(*Tous les acteurs au cours de la scène suivante témoignent d'une partialité profonde en faveur de Cervantès, admirent et approuvent tout ce qu'il dit.*)

QUIJADA

Comment ?

CERVANTÈS

Chacun a son
Point de vue... et pourtant, je doute que l'on trouve
Aucun auteur qui vous comprenne et vous approuve,
Quand vous dites : — je crois avoir bien entendu ! —
" Afin que l'idéal de mes vers soit rendu,
" Il faut que cette enfant d'abord prenne sur elle
" De ne plus être ni simple, ni naturelle ! "
Sortir de la nature et de la vérité,
C'est être un monstre !... — Excusez ma sévérité !

(*Ricanements parmi les acteurs.*)

QUIJADA

La Nature, Señor, n'est pas toujours si belle,
Qu'on ne puisse rêver de créer plus beau qu'elle !

CERVANTÈS

Soit ! Mais encor faut-il lui ressembler un peu !

(*Approbation muette mais unanime.*)

QUIJADA

Imiter est d'un homme et créer est d'un dieu !

CERVANTÈS

On n'a jamais créé que d'imbéciles songes !

(*Cela semble évident à tout le monde.*)

QUIJADA

Le plus beau de la vie est fait de beaux mensonges !

CERVANTÈS

L'œuvre où des sentiments que tous n'éprouvent pas
Sont exprimés, ne peut survivre !

(*Encore une vérité qui semble indiscutable à tous.*)

QUIJADA

Si mes pas
Ont foulé des sommets où nul n'a pu me suivre,
Je puis mourir ! je n'ai pas besoin de survivre !

CERVANTÈS

A quoi bon travailler alors, si le tombeau
Vous prend, votre œuvre et vous ?

QUIJADA

S'élancer vers le Beau,
Tendre vers Lui les mains, tout est là ! Ce qui reste,
C'est la douceur de cet élan, et de ce geste !

CERVANTÈS

Vous désirez, pourtant, que le geste soit vu !

(*Tous les acteurs prennent des attitudes d'une triomphante ironie.*)

QUIJADA

Non ! je n'ai jamais eu ce désir-là ! Pourvu
Que je puisse entourer la Beauté de mon culte,
Qu'importe que la foule ou m'ignore, ou m'insulte !

CERVANTÈS

Bien ! Nous sommes d'accord ! Je suis de votre avis.
Ces beaux principes-là, seulement, sont suivis
Par vous d'une façon... idéale et lointaine.

QUIJADA

Comment ? Expliquez-vous !

CERVANTÈS

Hé mais ! l'âme hautaine
Cherche, tout comme une autre, à se faire louer
Par la foule, et l'on va — n'est-ce pas ? — vous jouer !
Vous courtisez aussi la faveur populaire...
Mon Dieu ! c'est naturel et chacun cherche à plaire !

(*Cette fois, tous les artistes triomphent d'une façon plus marquée encore que par le passé.*)

DOROTHÉE, *bas à Quijada*

Hé bien ! Vous n'avez rien à dire ?

QUIJADA

Il a raison !

DOROTHÉE

Soit ! Mais démontrez-lui qu'il a tort !

DON PEDRO, *serrant la main à Cervantès*

Quel oison !

DON ESTEBAN, *bas à Cervantès*

Il se tait !

DON JUAN, *à Cervantès*

Argument *ad hominem !*

QUIJADA, *après un instant de silence*

Peut-être,
S'il vous était donné, Señor, de mieux connaître
Mon œuvre, verriez-vous que je n'ai point voulu
Plaire au public, flatter ses goûts...

CERVANTÈS

Je n'ai point lu ?...

DON PEDRO, *répondant à l'interrogation*

Amadis !

CERVANTÈS

Ce n'est plus cette histoire banale,
De l'idéal amant d'une amante idéale,
Qui, pour la conquérir, bravant tous les dangers,

Promène son amour sous des cieux étrangers !
Chacun connaît par cœur cette antique aventure !

QUIJADA

Chacun peut profiter encor de la lecture,
Et de telles amours n'ont rien de banal !

CERVANTÈS

Non !
Ainsi donc " *Amadis* " — j'aime beaucoup ce nom ! —
C'est encor...

QUIJADA, *l'interrompant*

C'est encor, — la race n'est point morte ! —
Un de ces insensés qui vont, l'âme plus forte
Que le bras, s'attaquer...

DON PEDRO, *l'interrompant en ricanant*

A des moulins à vent !

QUIJADA

Oui ! señor Cervantès ! Il arrive — souvent ! —
Qu'un homme, le front haut, l'œil suivant dans l'espace
Quelque songe splendide — et décevant — qui passe,
S'élance, sachant bien que l'inutile effort
Ne peut lui rapporter que la honte ou la mort,
Sur un obstacle infranchissable qui se dresse
Devant lui, qui, malgré sa force et son adresse,
Doit l'écraser, broyer sa lance et son écu !
On peut rire devant le paladin vaincu
Du triomphe éclatant de la force brutale,
On peut rire du sang qui souille son front pâle,
On peut rire de sa chute et de son affront...

Je ne voudrais pas être un de ceux qui riront !

CERVANTÈS, *blessé*

Mais nous ne sommes point des paladins ! Nous sommes
Des auteurs qui devons, pour corriger les hommes
De leurs vices, de leurs défauts, de leurs travers,
Humblement leur offrir le miroir de nos vers !
Nous ne sommes tués que par le ridicule...
Et quant à moi, j'avoue avoir ri — sans scrupule ! —
De plus d'un sot auteur qui s'était cru soudain,
Transformé de rimeur inepte... en paladin !

QUIJADA

Moi, je ne connais point de spectacle plus triste,
Plus navrant, que celui d'un impuissant artiste ;
D'un homme qui n'a point assez de force en lui
Pour monter jusqu'au faîte où la lumière a lui,
Pour faire cet effort surhumain qui soulève
Les mots lourds, empêchant l'envolement d'un rêve !
Pourquoi rire de ceux qui souffrent et de ceux
Qui sont moins forts que soi ? — Moins forts et moins heureux !

CERVANTÈS

Ce que vous critiquez, alors, c'est la satire
Que tout être impuissant ou grotesque s'attire ?

QUIJADA

Qui donc a jamais pu railler sans cruauté,
Un élan vers l'Amour, un cri vers la Beauté ?...

CERVANTÈS, *avec la nervosité d'un vaincu*

Je vous laisse, Esteban !

DOROTHÉE, *à Quijada*

Bien !

CERVANTÈS, *bas à Esteban*

Tout est inutile !
Rien n'y peut faire ! on m'a changé mon imbécile !
Je l'avais assez bien conduit au pied du mur,
Mais il s'est dérobé...

DON ESTEBAN

Que faire ?

CERVANTÈS

Je suis sûr
Que la jolie enfant avec laquelle il cause
De ce ton exalté pourrait dire la cause !

(*A Quijada.*)

Adieu, señor ! Je vous souhaite un grand succès
Après-demain !

QUIJADA

Adieu !

CERVANTÈS, *serrant la main à don Pedro*

Bonne chance !

(*Il sort.*)

DON JUAN, *bas à don Pedro*

Tu sais !
La scène trois !

DON PEDRO, *faisant un signe d'intelligence à Bianca*

Chut !

BIANCA, *lui répondant*

Oui !

ISABELLE, *bas à don Pedro*

C'est convenu !

DON PEDRO, *bas aux autres acteurs*

Silence !

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* CERVANTÈS

DON ESTEBAN

Continuons !

(*Ils recommencent à répéter.*)

ISABELLE, *jouant*

« *Vois ! Vois !... Ce pennon, cette lance,*
Ce casque ! — Qui vient là ?...

LA DUÈGNE, *jouant*

« *C'est Amadis, je crois !...* »

QUIJADA

Il reste peu de temps, prenons la scène trois !
La scène deux est longue et n'est pas difficile.
Tous sont en scène donc. Amadis à Lucile
Vient d'exprimer l'amour qu'il demande à prouver.
Leanor et son fiancé viennent trouver
La princesse Lucile, et demander son aide
Contre le lâche Argan. La jeune fille plaide

Sa cause avec ardeur. Tous s'émeuvent aux sons
De sa voix.

(*A Bianca.*)

Vous ici !

(*A don Juan.*)

Vous ici ! Commençons !

BIANCA (*dans le rôle de Leanor*)

Princesse ! Vous voyez une étrange infortune...
Pardonnez-moi d'oser, de ma plainte importune,
Troubler la paix splendide où s'endormait ce soir !
Ce sont aeux fugitifs qui désirent s'asseoir
Un instant, au milieu des serviteurs de celle
Que l'on dit la meilleure, ainsi que la plus belle !...
Prendre un peu de repos avant de repartir.

ISABELLE (*dans le rôle de Lucile*)

Votre nom ?

BIANCA (*Leanor*)

Leanor !

DON PEDRO (*dans le rôle d'Amadis*)

La princesse de Tyr !

ISABELLE (*Lucile*)

C'est donc vous !

BIANCA, *montrant don Juan*

Et voici Roland de Villepierre,
Mon défenseur, mon fiancé !

ISABELLE (*Lucile*)

Soyez-en fière !

Ce que vaut un pareil champion, je le sais,
Puisqu'il est chevalier et puisqu'il est Français !

BIANCA (*Leanor*)

Oui ! si la chose était possible, si le lâche
Qui m'a ravi... — pardon si l'ire que je tâche
De garder en mon cœur déborde malgré moi !... —

ISABELLE (*Lucile*)

Nous comprenons et nous partageons votre émoi,
Et tous, ici, nous haïssons Argan, l'infâme !

BIANCA (*Leanor*)

S'il n'était invincible, ayant vendu son âme
A Satan, s'il pouvait payer son insolent
Triomphe... il eût été vaincu par mon Roland.

DON JUAN (*Roland de Villepierre*)

Hélas ! nul ne pourrait abattre l'invincible,
Pour qui l'Archange noir combat !

ISABELLE (*Lucile*)

C'est impossible !

DON PEDRO (*Amadis*)

Impossible ? Peut-être ! Et j'essaierai pourtant
De prendre corps à corps l'Immortel Combattant...

BIANCA (*Leanor*)

Vous !

DON PEDRO (*Amadis*) *à Isabelle* (*Lucile*)

Tout à l'heure, ici, vous demandiez la preuve
De mon amour ! Hé bien, acceptez cette épreuve !

Je vous rapporterai le sceptre d'or d'Argan !
Dût-il à son secours appeler l'ouragan !
Dût la foudre porter les javelots qu'il lance !
Dût Satan lui prêter sa cuirasse et sa lance !
Dussé-je assiéger Tyr dix ans, comme Ilion,
Je veux vaincre pour vous !

ISABELLE (*Lucile*)

Partez donc, mon lion !

DON PEDRO, *cessant de jouer*

Señor auteur !

QUIJADA

Hé bien ?

DON PEDRO

Une toute petite
Remarque !

QUIJADA

Plus tard !

DON PEDRO, *impertinent*

Non — maintenant !

QUIJADA

Faites vite.

DON PEDRO

D'après moi, c'est traiter un héros assez mal,
Que d'aller lui donner le nom d'un animal !
Et puis songez que tous mes amis dans la salle
Vont rire. Il est certain qu'ils saisiront la balle

Au bond ! Vous comprenez ? ils vont crier " *Lion !* "
Leurs cris troubleront la représentation...
On devra s'interrompre, et puis...

QUIJADA

C'est mon affaire.
Vous, dites bien vos vers. C'est assez !

ISABELLE

Je préfère
Ne rien dire du tout que de dire cela.
Don Pedro n'a pas tort, et ce passage-là
Fera rire.

BIANCA, *avec le dédain d'une intelligence supérieure*

Pour moi, Señor, une princesse,
Surtout quand le destin l'abaisse et qu'elle cesse
De régner, ne doit pas demander à s'asseoir
Parmi des serviteurs !...

DON PEDRO

Non !

BIANCA

Il ne peut lui seoir
De s'humilier pour un instant de bien aise !

DON JUAN, *majestueux et triste*

Señor, mon père est mort à Fontaine-Française,
Mort en brave, tué par ceux du roi Henri.
On dira que j'oublie un souvenir chéri,
Que, singulièrement, moi, son fils, je déroge,
En justifiant par ma prestance, l'éloge
Que l'on fait dans vos vers des chevaliers français !

LA DUÈGNE, *avec une modeste suffisance*

Il me semble que la duègne, avec succès,
Pourrait placer quelques paroles bien senties
Au milieu de la scène... On a ses sympathies
Bien que duègne... on a...

QUIJADA, *l'interrompant*

C'est bon !... Continuons...

DON PEDRO

Je le regrette, mais...

DON JUAN

Mais nous restituons
Les rôles à l'auteur !

(*Tous tendent leurs rôles à Quijada.*)

DON ESTEBAN, *s'interposant mollement*

Señors !...

DON PEDRO

C'est la coutume.

ISABELLE

Nous le faisons avec regret.

LA DUÈGNE

Oh ! — Amertume !

DON PEDRO

On ne refuse pas une correction !

DON JUAN

Jamais.

BIANCA

Quelques mots !...

ISABELLE

Rien que quelques mots !

DON PEDRO

« Lion » !

BIANCA

« Nous asseoir au milieu des serviteurs de celle... »
Et cœtera !...

DON JUAN

Pour moi, la scène est trop cruelle,
En chevalier français, je veux être Espagnol !

QUIJADA, *ironique, bas à Dorothée*

Rolando de Villapierra ! Vraiment !

DOROTHÉE, *à Quijada*

Quel fol !

LA DUÈGNE

Pour moi quatre ou cinq vers, je serai satisfaite !...

DON ESTEBAN, *bas à Quijada*

Il faut bien en passer par là, mon cher poète,
A moins... de retirer la pièce !

DOROTHÉE

Non !

QUIJADA

Jamais !

DON ESTEBAN

Il faut choisir ; ils sont dans leur droit.

DOROTHÉE

Mais... vous ?

DON ESTEBAN

Mais,

Je ne puis les forcer à dire des paroles
Qu'ils ne veulent pas dire. Ils acceptent les rôles,
Je ne puis exiger plus d'eux.

QUIJADA

Je ne veux pas.

Il faut modifier toute la scène.

DON JUAN, *riant, bas aux autres*

Hélas !...

DON ESTEBAN

C'est fâcheux, très fâcheux ! Pourtant...

(*Il continue à exhorter Quijada. Les acteurs ont formé un autre groupe à gauche de la scène.*)

DON PEDRO, *à Bianca*

Bravo !

BIANCA, *bas aux autres*

J'espère

Que nous sommes sauvés.

ISABELLE, *à don Juan*

Je vais dire à ton père

Ce soir, comment tu l'as fait mourir noblement.

LA DUÈGNE, *observant Quijada qui discute avec Esteban*

Il ne cèdera pas !

QUIJADA, *à Esteban*

Si c'était seulement
Un mot, mais il faudrait changer la scène entière !

DON PEDRO, *aux autres acteurs*

Et tous les figurants nous regardent.

DON ESTEBAN, *à Quijada*

Matière
A réflexion !

QUIJADA

Non, je ne veux rien changer !

DON ESTEBAN, *à Quijada*

Désolé ! moi, je dois demeurer étranger
A tout cet incident.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CURÉ

LE CURÉ, *tendant une lettre à Dorothée*

Voici pour vous, ma nièce !

DON ESTEBAN, *saluant le Curé*

Señor curé !...

(*A Quijada.*)

Si vous retirez votre pièce

J'en serai désolé !

(*Au Curé avec empressement.*)

Vous avez voulu voir
Un théâtre ?

LE CURÉ, *à Dorothée*

Lisez !...

(*Il s'éloigne avec Esteban qui, joyeux d'échapper à une situation difficile, s'empresse à lui servir de guide.*)

QUIJADA, *à Dorothée*

Que faire ?

DOROTHÉE

Il faut avoir
Le courage, pour moi, de céder.

QUIJADA

Mais écoute,
Cette scène est, vois-tu, comme la clef de voûte
Du drame entier. Chacun parle comme il le doit.

LE CURÉ, *à Esteban qui lui montre le théâtre*

Comme c'est grand !

ISABELLE, *aux autres acteurs*

C'était un stratagème adroit !

QUIJADA, *à Dorothée*

J'ai bien étudié, pesé chaque parole...
Il faudrait tout changer ; créer un nouveau rôle...

DOROTHÉE

Bien ! dites-leur cela ! Moi, tout ce que je vois,
C'est que, quand je demande une chose, ma voix
Ne semble pas avoir sur vous grande influence !

QUIJADA

La scène deviendrait inepte !... La nuance
Entre les deux amants, il faut bien la marquer...

DOROTHÉE

C'est bon ! Expliquez-leur !

QUIJADA, *va vers les acteurs et leur dit, s'efforçant de les gagner par une bonne grâce, un peu forcée qui se heurte à leur morgue*

Je viens vous expliquer...
Un auteur n'écrit pas un drame sans se rendre
Compte de la valeur de chaque mot, sans prendre
Grand soin de les peser tous. C'est comme un tableau
Que l'on dessine...

DOROTHÉE

Tiens ! Du père de Pablo !

(*Lisant.*)

" Je viens, mon cher Curé, vous faire mes excuses.
" J'apprends qu'on va jouer le favori des Muses
" Du Toboso, ce cher et digne Quijada.
" Je viens m'humilier, mon vieux Torquemada !
" Pardonnez à l'impie et revenez-lui vite.
" Il nous faut marier nos enfants tout de suite,
" Car mon pauvre Pablo semble devenir fou !... "

(*Riant.*)

Il est jaloux ! C'est très gai !

(*Lisant.*)

" Je vous saute au cou,
" Après m'être à vos pieds roulé de façon vile !
" Vos prières ont fait un miracle. Inutile
" De répondre. Venez. " — " Prières " souligné !
Ce bavard de Pablo !...

(*Au Curé.*)

Mon oncle, il a signé :
" Votre Pénitent. "

LE CURÉ, *riant*

Quand partons-nous ?

DOROTHÉE

Tout de suite !

LE CURÉ

Soit !

DOROTHÉE

Allons !

DON ESTEBAN, *au Curé*

Enchanté, señor, de la visite.

QUIJADA, *aux acteurs*

C'est impossible !

DON PEDRO, *avec hauteur*

Nous ne pouvons transiger.
Il faut nous accorder tout ou rien !

QUIJADA, *à part*

Exiger
Sur ce ton !...

DON PEDRO

Croyez-moi, señor, le cœur m'en saigne,
Mais c'était convenu. Don Juan et la duègne
Doivent avoir aussi leurs changements !

QUIJADA

Non !... — non !...
La pièce tomberait !... Il s'agit de mon nom !...
Ce que vous demandez est vraiment impossible.
Je changerai des mots, des vers, soit !

LA DUÈGNE, *à part*

L'inflexible
A fléchi !

QUIJADA

Mais changer un caractère entier...
Il faudrait tout mettre à nouveau, sur le métier !
Je ne céderai pas !... Je retire la pièce !

DOROTHÉE, *qui s'est rapprochée, à Quijada*

Adieu !...

QUIJADA

Dorothée !... Ah !... Ne partez pas !...

LE CURÉ, *serrant les mains à Quijada*

Ma nièce
Et moi, nous retournons au Toboso.

QUIJADA

Mon Dieu !...
(*A Dorothée.*)
Écoutez !

DOROTHÉE

Je ne veux rien écouter ! Adieu !
Je n'entends pas dix fois vous faire une prière !

(*Elle s'éloigne avec le Curé.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* DOROTHÉE *et le* CURÉ

QUIJADA

Dorothée !... — Elle avait des pleurs sous la paupière...

DON ESTEBAN, *s'approchant de Quijada qui reste immobile, atterré par le départ soudain de Dorothée*

C'est décidé ! Jamais vous ne vous résoudrez ?...

QUIJADA, *d'une voix brisée, aux acteurs*

Señors, je changerai tout ce que vous voudrez !

Fin du Quatrième Acte.

ACTE IV

LA FIN DU RÊVE

ACTE IV

Le jardin du Curé au Toboso

SCÈNE I

DOROTHÉE, PABLO

DOROTHÉE, *riant*

Une chute terrible, éclatante, inouïe !
Des rires, des clameurs, des sifflets ; une pluie
D'invectives, de mots plaisants et, qui pis est,
D'amandes et de peaux d'orange. On remplissait
Dix paniers de tous les débris à chaque entr'acte.
Cela tombait, tombait comme une cataracte !
Sancho, qui m'a donné ces détails, m'a conté
Qu'avant la fin de la pièce, un jeune effronté,
A grimpé sur la scène, et dit : " Je remercie
" Don Esteban : sa fête était très réussie,
" Et je demande, au nom du public, à poser,
" Sur le front pur de l'ingénue, un pur baiser ;
" Sur le front de l'auteur, qu'au silence on condamne,
" Ce laurier... " — Le laurier, c'était un bonnet d'âne !

PABLO

Et Quijada ?

DOROTHÉE

Je crois qu'il revient ce matin !

PABLO

J'espère que l'absurde orgueil de ce crétin
Ne résistera pas à cet échec ! J'abhorre
Cet animal !

DOROTHÉE, *coquette*

Pourquoi... dis !

PABLO

Toute l'hellébore
Du monde ne pourrait le guérir d'être un sot !

DOROTHÉE

Voyons, Pablo !...

PABLO

J'ai dit et je maintiens le mot !
On a pitié d'un fou, mais non d'un imbécile.
La folie est auguste et la sottise est vile.
Cet homme n'est qu'un fat !

DOROTHÉE

Un fat ?...

PABLO

N'a-t-il pas cru
Que tu le préférais à moi ?

DOROTHÉE, *riant*

Tu n'as couru
Qu'un danger très minime.

(*Elle lui tend la main. Il la prend sans tendresse. Coquettement.*)

Est-ce tout ?

(*Il lui baise la main.*)

PABLO, *après un instant d'oubli*

Sot grotesque !

DOROTHÉE

A la même heure, dans trois jours, nous serons presque
Mariés ! C'est affreux ! — Au matin, tu viendras
Me chercher. Tu seras pâle. Tu te tiendras
Trop droit ; et moi j'aurai mon air le plus suave
Et le plus blanc. Alors, couple modeste et grave,
Marchant les yeux baissés, mais le front haut, — très haut ! —
Nous disant d'importants secrets : " Beau temps ! très chaud !..."
Suivis de nos amis, nous irons à l'église...

PABLO, *qui ne l'écoute pas*

Il a les yeux brûlés, ternis, la tempe grise,
Le front ridé.

DOROTHÉE, *impatientée*

Tais-toi ! Le pauvre homme est très bon !
Tais-toi ! l'aime bien.

PABLO

J'exècre ce barbon,
Laid, fat, prétentieux, avec ses grandes phrases

Et ses gros yeux noyés d'imbéciles extases.
Je le hais ! N'a-t-il pas osé baiser ta main ?

DOROTHÉE

Mais non !

PABLO

Tu me l'as dit !

DOROTHÉE, *mutine*

Non !

PABLO

Là, dans ce chemin
Creux.

DOROTHÉE

Il le fallait bien !

PABLO

Ne t'a-t-il pas serrée
Sur son cœur ?

DOROTHÉE, *indifférente*

Oh ! Son cœur !...

PABLO

La chose est-elle vraie ?...
Oui ou non ?

DOROTHÉE

Et puis, quoi ! La belle affaire !...

PABLO

Un soir

Sous ce même olivier, ici, tu vins t'asseoir,
Tu lui laissas poser le front sur ton épaule.

DOROTHÉE

Tu sais bien, n'est-ce pas, que je jouais un rôle,
Que c'était arrangé, que c'était convenu,
Que je n'aime que toi...

(*Très coquette.*)

Que toi.

PABLO, *avec rage*

Sur ton bras nu,
Dis-moi, combien de fois a-t-il posé les lèvres ?...

DOROTHÉE

Quatre cent vingt-deux fois, mon cher ami.

PABLO

Ses fièvres,
Ses désirs, s'épanchaient à tes pieds.

DOROTHÉE

Heureux pieds !

PABLO

Je veux que ces bonheurs, par lui soient expiés !

DOROTHÉE

Le pauvre homme ! Quand il saura que je t'épouse...

PABLO, *avec rage*

S'il pouvait, comme un chien...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Cette fureur jalouse
Est ridicule !...

PABLO

Un vieux gâteux, infirme, oser
Te presser contre lui, te respirer, poser
Les lèvres sur ta main, sur ton front, sur ta bouche !...

DOROTHÉE, *fâché et sérieuse*

Non !

PABLO

Qui sait, après tout, si tu fus peu farouche
C'est qu'il ne te déplaisait pas.

DOROTHÉE, *revenant à son ton léger*

Que c'est vilain
D'être jaloux !

PABLO, *exaspéré*

Adieu !

DOROTHÉE, *très indifférente*

Tu pars ?

PABLO

J'ai le cœur plein
D'une amertume immense, et je souffre, et tu railles !

DOROTHÉE, *riant*

Appelle-moi *tigresse* !... ou bien *cœur sans entrailles* !...
Cœur sans entrailles, dis, n'est-ce pas très joli
Cette épithète ?...

PABLO

C'est stupide !

DOROTHÉE

Sois poli !

C'est stupide mais drôle...

(*Boudeuse.*)

Et toi tu n'es pas drôle !

PABLO, *après un instant de silence*

Est-il resté longtemps le front sur ton épaule ?

DOROTHÉE, *un peu triste*

Quel enfant !... Et tu sais que je l'ai fait pour toi !
La comédie avait peu d'agréments, crois-moi !

PABLO

Allons donc ! Je t'ai vue, avec un air de fête,
Tout charmes déployés, partir à sa conquête.

DOROTHÉE

Eh bien ! Trois jours avant notre noce, il s'en faut
Que tu t'aveugles sur... mon défaut...

PABLO

Ton défaut !...

DOROTHÉE

Mais je n'en ai qu'un seul j'espère !

PABLO

Il en vaut mille !

Coquette !...

DOROTHÉE, *résignée*

Ah !

PABLO, *regardant au dehors*

Le voilà !

DOROTHÉE

Qui ?

PABLO

" Lui ! " — Cet imbécile !

DOROTHÉE

Il est donc de retour ?

PABLO

Il vient de ce côté
Se mettre aux pieds de son amour ! de sa beauté !
Je vous laisse avec lui !

DOROTHÉE

Pablo ! Señor ! Vous êtes...

PABLO

Eh bien ? Je suis ?...

DOROTHÉE

Un sot !

PABLO

Ecoutez ! Vous vous faites
Un jeu de mes tourments...

DOROTHÉE

Moi !

PABLO

Si vous m'aimez, vous...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

Dis-moi " tu ", scélérat ! Ces hommes sont-ils fous !...

PABLO

Je ne plaisante pas ! Vous direz à cet homme,
Ici même, à l'instant, devant moi...

DOROTHÉE, *l'interrompant*

C'est tout ? — Comme
Te voilà solennel ! Quelle sévérité
Dans tes yeux !... Oh !

(*Elle feint une terreur profonde, puis, mutine, demande :*)

Je lui dirai ?...

PABLO

La vérité !

DOROTHÉE

Comment, " la vérité " ?

PABLO

Toute ! Entièrement !

DOROTHÉE

Songe
Que je ne puis ainsi confesser mon mensonge !

PABLO

Pourquoi pas ?

DOROTHÉE

Il faudrait alors tout avouer ?...
Comment, pour toi, j'en suis venue à me jouer
De lui, de son amour ?...

PABLO

Pourquoi pas ?

DOROTHÉE

Je t'en prie,
N'insiste pas ! C'est trop cruel ! J'admets qu'on rie
Des gens sans leur montrer qu'on s'en moque, sans leur
Causer de chagrin... Mais, insulter la douleur
D'un pauvre être qu'on dut tromper, c'est impossible !

PABLO

Vraiment !

DOROTHÉE

Ce serait mal !

PABLO

Vraiment ! Je suis sensible
A ces beaux sentiments qui te viennent si tard !
Ce rimeur vaniteux, ce poète vantard,
S'en ira donc partout raconter que ma femme,
Doña Pablo Perez, nourrissait en son âme
Un tendre sentiment pour lui, mais qu'en raison
D'un caprice soudain, — banale trahison ! —
Je devins son époux, moi ! malgré les promesses
Qu'on s'était faites !

DOROTHÉE

Mais...

PABLO, *avec rage*

Non !

DOROTHÉE, *à part*

Je paîrai trois messes
A saint Jacques, s'il m'aide à me tirer d'ici !

(*Haut.*)

Raisonnons...

PABLO

Non !

DOROTHÉE

Voyons...

PABLO

Non !

DOROTHÉE

Discutons...

PABLO

Non !

DOROTHÉE, *furieuse*

Si !

PABLO

Si tu m'aimes vraiment, si tu m'aimes, écoute :
Je dis " *si...* " *Si,* — cela veut dire que je doute
D'un amour peu pressé de remplir mes souhaits ! —
Tu vas humilier l'orgueilleux que je hais
A l'instant, devant moi !

DOROTHÉE

Non !

PABLO

Alors, de ta vie
Tu ne me reverras ! Choisis.

DOROTHÉE, *à part*

J'ai bien envie...
Oh !... Lorsque je serai doña Perez j'aurai
Mon tour !

PABLO

Eh bien, décide-toi !

DOROTHÉE, *suppliante*

Mon adoré...

PABLO

Veux-tu ?

DOROTHÉE

Ne parle pas comme comme un maître sévère.

PABLO

Veux-tu ?

DOROTHÉE

C'est vraiment mal, ce que nous allons faire !

SCÈNE II

DOROTHÉE, PABLO, QUIJADA

QUIJADA, *à Dorothée*

Enfin, je vous revois ! On vous a dit, déjà,
Quelle tempête immense et folle submergea
Notre pauvre *Amadis ?* Ce fut une déroute
Inouïe... et j'étais seul, — bien seul ! — contre toute
Cette foule hurlante et joyeuse. Ce fut
Un désastre ! Chacun semblait être à l'affût
D'un vers à souligner, d'une scène à reprendre,
D'un mot à double sens, — toujours pour le mal prendre !
Cervantes a raison ! Je n'ai pas de talent !
Hélas ! j'en suis trop sûr ! C'est un coup accablant !...
Non pas de se sentir ridicule : il n'importe !
Mais l'âme que j'avais crue immortelle est morte !
Ces pauvres vers où je croyais qu'elle chantait,
Où je croyais avoir du rêve qui hantait
Mes veilles, exprimé la douceur idéale,
N'étaient que le cri faux d'une ivresse banale !
Pourtant... vous les aimiez ! Ah ! j'étais bien content
Que vous fussiez partie... — Un désastre éclatant !.. —
Oui ! J'étais bien content que vous fussiez partie !
Après chaque tirade et chaque repartie,
C'étaient des hurlements et des cris d'animaux !...
Oh ! Vous en eussiez ri malgré vous ! Des gros mots :
Imbécile ! Stupide ! Incohérent ! Grotesque !
Voilà ce qu'on criait tout le temps. J'ai cru, presque,
Qu'on me massacrerait ! — Mais vous ne dites rien ?
Vous savez... j'ai cédé... Puis ce n'était pas bien
Encore... il a fallu des changements sans nombres...

Je ne me retrouvais plus parmi les décombres
De ma pièce. Ils m'ont fait couper... Mais vous avez
L'air de ne pas... Pourtant...

PABLO, *bas à Dorothée, avec rage*

Je m'en vais !

(*Il s'éloigne et, voyant qu'on ne fait rien pour le retenir, va s'asseoir sur le banc, d'où il essaye d'écouter, mais sans entendre.*)

QUIJADA

Vous savez
Que je n'ai pas voulu vous faire de la peine ?
Vous nous avez laissés avec un air de reine
Offensée !... — Oh ! c'était très mal de votre part ! —
Vous ne le croirez pas : votre soudain départ
M'a préoccupé plus, durant ces jours funèbres,
Que tout le reste... Oui ! j'étais dans les ténèbres,
Si loin de vous ! Si loin... et j'aurais tant voulu
Vous demander pardon de vous avoir déplu.
Mais vous ne dites rien !... Vous me croyiez, peut-être,
Un homme de génie, un grand poète, un maître
Dans l'art sacré des vers, — et vous ne croyez plus !...

DOROTHÉE, *très embarrassée*

Je crois... j'aime vos vers... ceux que vous m'avez lus
Étaient très beaux !... très beaux !...

PABLO, *à part*

Elle ose lui sourire,
Devant moi !

DOROTHÉE

Seulement...

QUIJADA, *l'interrompant*

Ah ! laissez-moi vous dire !
J'ai beaucoup réfléchi, durant ces sombres jours !...
J'ai beaucoup réfléchi... Je garderai toujours,
Une reconnaissance infinie et suprême,
Au seul être ici-bas, qui m'ait dit : Je vous aime !
Mais j'ai vu... j'ai compris, en réfléchissant bien,
Que je n'ai rien au monde à vous offrir. Non ! Rien !
Rien ! Plus même l'espoir ! Ma vie est terminée,
Et vous seule en avez fait douce une journée !
Épousez ce jeune homme ! Il le faut ! Vous serez
Heureuse ! Et quelquefois, dites, vous penserez
A moi, qui vous aimais avec toute mon âme !

PABLO, *à part*, *avec rage*

Il lui parle tout bas !...

QUIJADA

Quand vous serez sa femme,
Je pourrai bien vous voir, parfois, de loin, un peu !
Penser à vous, toujours, comme on pense à son Dieu,
Et savoir que je tiens une petite place
Dans votre cœur !.. De moi vous seriez vite lasse...
Ainsi, vous vous direz : Là-bas, il est quelqu'un
Qui ferait tout pour moi ! Tout ! Croyez-moi ! Pas un
Sacrifice, — pas un ! — que le cœur plein de joie
Je n'accepte pour vous !... — Quand vous serez en proie
A quelque penser triste, à quelque rêve noir,
Vous songerez à moi... vous vous direz, le soir,
A l'heure où le jour meurt dans la nue enflammée :
“ Tout s'éteint ! Mais au moins, moi, je fus bien aimée !...”
Je suis brave ! Tenez ! Vos mains !

(*Il lui tend les deux mains et elle y met les siennes.*)

Regardons-nous !

(*D'une voix ferme mais qui trahit toute son immense tendresse.*)

Allez-vous en, Bonheur !... Je ne veux pas de vous !

PABLO

Il lui serre les mains !... Mais... elle est insensée !...

(*S'avançant vers Quijada et Dorothée.*)

Señor !... Ne touchez pas, señor, ma fiancée !

(*Il prend le bras de Dorothée.*)

QUIJADA

Votre fiancée ? Elle ?

PABLO

Oui, señor !

DOROTHÉE, *essayant d'interrompre Pablo*

Écoutez !

PABLO, *à Quijada*

Depuis un mois bientôt, et si vous en doutez
Demandez-lui !

DOROTHÉE

Pablo !

QUIJADA

Comment ! C'est impossible !

PABLO

Vous trouvez !... Qu'elle soit demeurée insensible

A vos charmes vous semble impossible ? Vraiment !
Nous nous sommes tous deux joués de vous !

QUIJADA, *à Dorothée*

Il ment ?...

PABLO

Je mens ! Pour des raisons... inutiles à dire,
Son oncle et mon père, — Oh ! Vous pouvez les maudire ! —
Ne voulaient nous unir, — écoutez bien cela ! —
Que si l'on acceptait à la Zarzuela
Un de vos... comment donc ? — chef d'œuvres ! Leur pensée
Était claire !... Mais nous, — vertu récompensée
A cette heure ! — Nous deux, nous avons espéré
Contre toute espérance ! Elle a dit : " Je ferai
" De lui ce que je veux, en caressant la sotte
" Vanité, de ce tendre et galant Don Quichotte !... "
Et je confesse, à voir le succès absolu
De nos plans, qu'elle a fait tout ce qu'elle a voulu
De vous !...

DOROTHÉE, *s'écartant de Pablo avec honte et colère*

Oh !

PABLO, *à Quijada*

Dans trois jours, mon brave homme, à cette heure
Nous serons mariés ! Vous aurez la meilleure
Place à l'église !

QUIJADA, *à Dorothée*

Mais... non... je ne comprends pas...
Que dit-il ? Il se moque ?...

(*A part.*)

Elle pleure !...

PABLO, *prenant le bras de Dorothée*

Ton bras !

(*A Quijada.*)

Señor, c'est un sujet pour une comédie,
Que nous verrons, sans doute, un beau soir " applaudie "
A Madrid !... Un sujet dont je vous fait cadeau !
Le " héros " est blotti derrière le rideau,
Pour mieux espionner les amants !... Il se cache
Soigneusement !... Pourtant, figurez-vous qu'on sache
Qu'il est là... que l'un des amants soit averti !...
Un auteur de talent tirerait grand parti
De cette idée ! On peut, et la chose s'est faite,
La mettre à profit... même en n'étant point poète !...

QUIJADA, *à Dorothée*

Oh ! vous n'avez pas cru, n'est-ce pas ? jamais !..

DOROTHÉE

Non !

QUIJADA, *à Dorothée*

Que veut-il dire ?... Il raille ?...

PABLO, *à Dorothée*

Ai-je dit vrai ? Mon nom
Sera-t-il votre nom, dans trois jours, à cette heure ?
Nous sommes-nous joués... du " poète " ?...

QUIJADA, *à part*

Elle pleure !...
C'est donc vrai !

PABLO, *à Dorothée, très violent*

Dites !

DOROTHÉE, *d'une voix étouffée*

Oui !

PABLO, *à Quijada, très haineux*

Vous triomphiez de moi,
Votre fatuité généreuse...

DOROTHÉE, *à Pablo*

Tais-toi !
Allons-nous en !

PABLO

Attends ! Mais c'était moi, grand homme,
Qui me moquais de vous, qui riais à voir comme
Vous vous croyiez aimé dans votre orgueil naïf !
Vous n'avez pas été vraiment persuasif,
Et tous vos beaux discours, et vos vers, et vos proses,
Quelle me répétait pour charmer les moroses
Instants de notre attente, ont eu peu de succès !
Je ne suis qu'un soldat, pas malin ! je le sais,
Mais je l'aime et c'est mon amour qu'elle préfère
Au vôtre ! A votre amour de barde, de trouvère,
De paladin, d'auteur immortel et... d'aïeul !

QUIJADA, *qui n'a pas écouté*

C'est bon !... Je voudrais bien que vous me laissiez seul !

DOROTHÉE, *très froide à Pablo*

Le sentier est étroit ! Marchez devant !

(*Elle sort derrière lui, après avoir regardé Quijada d'un air plein de perplexité.*)

SCÈNE III

QUIJADA. *Machinalement il va s'asseoir sur le banc, ramasse le livre de Dorothée et se met à lire d'un air égaré, sans paraître rien comprendre à ce qu'il dit.*

Isole
Comprit que le héros l'aimait. Nulle parole
Ne peut rendre l'ivresse ardente de ces soirs
Qu'ils passaient enlacés...

(*Laissant tomber les mains qui tiennent le livre, en un geste d'une lassitude immense :*)

Comme ces mots sont noirs !

SCÈNE IV

QUIJADA, LE DOCTEUR, LE CURÉ. *Le docteur et le curé se regardent comme s'ils avaient envie de se dévorer.*

LE DOCTEUR

Il fait beau !

LE CURÉ

Très beau !

LE DOCTEUR

Oui !

LE CURÉ

Très beau !

LE DOCTEUR

Le soleil brûle.

LE CURÉ

Le ciel...

LE DOCTEUR, *sursautant*

Hein ? — le serment !

LE CURÉ

Vous êtes ridicule !

LE DOCTEUR

N'avons-nous pas juré de ne plus prononcer
Un seul mot qui pourrait faire recommencer
Nos disputes !

(*Après un silence.*)

LE CURÉ

Beau temps !...

LE DOCTEUR

La raison...

LE CURÉ, *l'interrompant*

Prenez garde !

QUIJADA, *s'avançant vers le curé*

Croyez-vous que quelqu'un de tout-puissant regarde
D'en haut l'humanité ?...

LE CURÉ

Que dit-il ?

QUIJADA

Croyez-vous
Qu'Il comprenne vraiment tous nos désespoirs... tous ?

Croyez-vous qu'Il soit là, penché sur notre terre,
Heureux, d'un infini bonheur que rien n'altère,
A s'enivrer des chants d'amour de Ses élus ?...
Oui ! Tandis qu'ici-bas, en efforts superflus,
L'homme, pour échapper à la douleur s'épuise,
Et que tout le meurtrit, le déchire, le brise,
Il s'enivre des chants d'amour de Ses élus !...
Il a tant vu souffrir... cela ne L'émeut plus !...

(*Il sort.*)

SCÈNE V

LE CURÉ, LE DOCTEUR

LE CURÉ

Que dit-il ?... Il devient... Ces yeux hagards...

LE DOCTEUR

Je pense
Qu'il serait plus prudent que cette effervescence,
Entre quatre bons murs exhalât ses transports !
Je craindrais pour mon fils, d'après certains rapports...
On pourrait prendre... des mesures... temporaires !...

LE CURÉ

Ah !... Oui !...

LE DOCTEUR

Je ferai dire un mot à ces bons frères !...

ACTE V

LA RESURRECTION DU RÊVE

ACTE V

Le préau de l'Asile des Frères Célites au Toboso. — Au fond la Chapelle. A droite une large fenêtre coupée de barreaux énormes entre lesquels on aperçoit la campagne d'un brun pâle, très nue, sur laquelle le soleil se couche. — De tous côtés, de hauts murs noirs, des portes munies de gonds et de verroux, des fenêtres grillées. — Plusieurs bancs.

Au fond, des groupes de fous, qui se distinguent soit par le désordre ou la bizarrerie de leurs vêtements, soit par l'égarement de leurs yeux, soit par l'étrangeté de leur attitude ou de leur occupation. Deux ou trois figures sévères, renfrognées et bourrues de gardiens, surveillent la scène.

Au premier plan, trois bancs. Sur celui de droite le " Guerrier ", sur celui de gauche " le Persécuté ", sur celui du milieu Quijada et " l'Amante ". Au second plan, " la Mère ", " le Religieux " et " l'Artiste ".

De temps en temps, des cris et des plaintes se font entendre au loin, derrière les murailles.

SCÈNE I

QUIJADA, LA MÈRE, L'AMANTE, LE RELIGIEUX, L'ARTISTE, LE GUERRIER, FRÈRES CÉLITES, GARDIENS, LE PERSÉCUTÉ, PLUSIEURS FOUS

LA MÈRE

(*C'est une folle d'une quarantaine d'années. Vêtue de sombre. De longs cheveux gris en désordre. Elle*

berce une poupée en bois très grossièrement faite mais vêtue avec le plus grand soin. Elle chante sur un air monotone :)

“ Mon amour, dormez !
“ Mon amour, dormez ! ”

UN FOU, *riant d'une façon stridente*

Ah ! Ah ! Ah !

UN FRÈRE, *à la Mère*

La chanson n'est pas très variée !...

QUIJADA, *se parlant à lui-même*

C'est aujourd'hui matin qu'Elle s'est mariée...
Il fait très beau... Rien ne L'aura contrariée !...

LE FRÈRE, *à la Mère*

Chantez donc autre chose !...

LA MÈRE, *montrant sa poupée*

Elle dort, taisez-vous !

QUIJADA, *se levant, au frère*

Frère !... Me faudra-t-il vivre parmi ces fous
Encor longtemps ?...

LE FRÈRE, *sans conviction*

Non ! Non !

QUIJADA

Combien ?

LE FRÈRE, *pour s'en débarrasser*

Une semaine !

(*Quijada va se rasseoir machinalement. On voit que les deux jours qui viennent de se passer l'ont brisé. Il a vieilli.*)

LE GUERRIER, *un homme dans toute la force de l'âge, chevelure hirsute, barbe inculte. Un casque en papier, un sabre en bois, un bouclier en carton tout troué. Riant d'une façon stridente*

Ah ! Ah !

(*Mystérieusement, se parlant à lui-même.*)

Les ennemis sont là, dans une plaine...
Trois fois plus nombreux ! — Non ! Six fois ! — Leur foule est pleine
De confiance !... Ils vont, ils s'avancent aux sons
Des clairons, des tambours, des fifres... Des frissons
Agitent les drapeaux dont la pourpre enflammée,
Flotte au-dessus des fers de lance de l'armée...

L'AMANTE, *une jeune fille de vingt ans, blonde, une couronne de feuillage, à moitié fanée posée sur la tête. Elle est vêtue de blanc*

Il me disait : C'est toi ma seule bien aimée !...

LE GUERRIER

Ils se croient triomphants déjà ! — Ah ! Ah ! Je ris.
Nous sommes moins nombreux... six fois. Non ! vingt ! Leurs cris
Font trembler mes soldats. Mais moi je ne redoute
Rien ! et je ris. — Ah ! Ah ! — je ris ! Nul ne se doute
Que moi, j'ai fait creuser des mines sous la route,
Que cent barils de poudre y furent enfouis !...

L'ARTISTE, *une figure à la Rembrandt, petit bonnet de velours coquettement posé sur de longs cheveux,*

les yeux seuls trahissent la folie ainsi que l'exaltation des gestes. Il parle au Religieux)

Ah ! l'existence est douce et bonne et j'en jouis !
Ah ! les femmes ! les fleurs ! les oiseaux ! la verdure !
Le soleil ! le printemps ! l'amour ! Ah !...

LE RELIGIEUX, *une figure émaciée, d'une maigreur et d'une lividité cadavériques sous une cagoule de bure*

Rien ne dure !
Cette existence n'est qu'une épreuve très dure
Mais qui finira vite.

QUIJADA, *qui s'est promené avec agitation*

Elle devait avoir
Un voile blanc !...

L'ARTISTE, *au Religieux*

Erreur !

QUIJADA

J'aurais voulu La voir...
J'ai peur de devenir comme eux !...

L'ARTISTE, *au Religieux*

La vie est douce !

LE RELIGIEUX, *à l'Artiste*

Non ! la vie est atroce !

LE GUERRIER, *se parlant à lui-même, avec une joie féroce et sournoise*

Ah ! le démon les pousse

L'AMANTE, *continuant à rêver*

Sous les platanes... le vieux banc couvert de mousse,
Si bien caché...

LA MÈRE, *serrant passionnément sa poupée*

Ma fille !

QUIJADA, *qui les a tour à tour écoutés et observés, se cachant le visage dans les mains*

Ah ! l'horreur !

L'ARTISTE, *au Religieux*

Croyez-moi !
Tout est fait pour donner à l'homme cet émoi
Sans nom, qui fait bondir les cœurs les plus moroses,
Et qui les fait s'épanouir devant les choses,
Où la Nature a mis de la Beauté.

L'AMANTE, *regardant des débris qu'elle a tirés d'un sachet de soie qu'elle porte dans son corsage*

Les roses
Qu'il me donnait n'ont plus l'air de roses !...

L'ARTISTE, *au Religieux*

Les fleurs !
Comprenez-vous le charme infini des couleurs ?...

LE RELIGIEUX

La Vertu seule est belle aux yeux de Dieu !

QUIJADA, *qui les écoute avec horreur, au frère célite*

Mon frère !
Une semaine c'est... long ! Bien long.

LE GUERRIER, *à part, poursuivant sa chimère*

Téméraire !
Ta vie est dans mes mains !

L'ARTISTE, au *Religieux*

Ah ! Pour l'homme au contraire,
La Vertu c'est la sœur de la Laideur, souvent !

QUIJADA

Croyez-vous que bientôt, mon frère... ?

(*Le frère s'éloigne ; Quijada va tomber anéanti sur le banc à coté du Persécuté.*)

LE PERSÉCUTÉ, *un petit veillard à l'air très raisonnable, physionomie futée et défiante, à Quijada*

Quel bon vent
Vous amène ?

(*Sur un mouvement de crainte de Quijada.*)

Oh ! non, non !... N'ayez aucune crainte !
Je ne suis pas comme eux, moi !... Ma folie est feinte !
Vous ne connaissez point mes enfants, n'est-ce pas ?
Alors vous êtes mon ami !

QUIJADA

Comment ?

LE PERSÉCUTÉ, *avec terreur*

Plus bas !...

(*Après avoir regardé si nul ne les observe.*)

Ils se sont entendus pour conspirer ma perte.

QUIJADA, *avec indignation*

Pour vous faire enfermer ?...

LE PERSÉCUTÉ, *terrifié*

Plus bas !... Je vois que certe,
Vous ne connaissez point leurs usages !

QUIJADA

Non !

LE PERSÉCUTÉ

Non ?
Quand on crie, on vous met, là, dans un cabanon,
Dans une cage en fer. Il suffit qu'on s'agite,
Qu'on se montre irritable ou rebelle, et bien vite
De peur d'accidents, on vous y jette ! L'enfer
N'est pas plus effrayant ! Chaque cage est en fer,
Derrière les barreaux étroits, des faces pâles
Grimacent. Des sanglots, des blasphèmes, des râles,
Des rires plus affreux encor, déchirent l'air...
Un jour, j'ai vu — j'en garde un frisson dans la chair ! —
Le corridor sinistre où sont toutes ces cages,
Et depuis lors, j'ai peur !... Les coups et les outrages
Me laissent calme et froid. Il vous faut désormais
Prendre garde ! On n'en sort jamais vivant ! Jamais !

QUIJADA, *avec terreur*

Mais pourquoi suis-je ici, moi ! Ma tête s'égare !
Je n'ai rien fait ! rien dit à personne !

LE PERSÉCUTÉ

Non !... Gare !
Le frère vous regarde !

QUIJADA

On est venu, le jour
Où... oui, le jour où tout s'est brisé sans retour,

Me raconter que Dorothée était venue
Ici, puis, je ne sais, qu'on l'avait retenue
Pour quelques mots, et qu'il fallait négocier
Sa délivrance... Enfin un piège si grossier,
J'aurais dû...

LE PERSÉCUTÉ, *sursautant*

Ah !... — J'ai cru qu'il me touchait l'épaule !
Gare !

QUIJADA, *à part*

D'un bout à l'autre elle jouait un rôle !...

LE PERSÉCUTÉ

Moi, mes enfants voulaient m'assassiner... mes dix
Enfants !

QUIJADA

Comment !

LE PERSÉCUTÉ

... voulaient me mettre en paradis
Pour se partager mon héritage.

QUIJADA

Impossible !

LE PERSÉCUTÉ

Alors, lassé, vous comprenez, d'être la cible
De leurs coups incessants, j'ai suivi le conseil
De fidèles amis : j'ai feint d'être pareil
A ces gens, et du moins, ici, je vis tranquille.

(*Il rit d'une façon terrible.*)

QUIJADA, *montrant l'Amante*

Q'est-ce que cette enfant ?

LE PERSÉCUTÉ

Oh ! C'est une imbécile !
Elle est folle à lier.

(*Riant.*)

L'amant qu'elle adorait
L'a trompée.

L'AMANTE, *se parlant à elle-même*

Aimes-tu l'odeur de la forêt ?
Après la pluie, en mai, l'odeur fraîche des branches ?...
Les marronniers jonchent le sol d'étoiles blanches !

QUIJADA

La pauvre fille !...

LE PERSÉCUTÉ

Elle est stupide ! Elle croit tout
Ce qu'on lui dit ! Vous la feriez aller au bout
Du monde en lui contant que l'animal qu'elle aime
S'y trouve. Alors, — chut ! — Moi, j'use d'un stratagème
Qui vous prouvera bien que je ne suis pas fou !
On nous nourrit très peu... j'aime à manger mon soû,
Et l'abstinence n'est pas mon fort ! — Prenons garde,
Je m'anime et je crois que le frère regarde ! —
Écoutez ! J'ai promis à la naïve enfant
Que si, durant un an tout entier, triomphant
De sa faim, elle ajoute à ma part quotidienne
Au moins... — j'ai dit : *Au moins* ! — les trois quarts de la sienne,
Elle aura le portrait de son bien-aimé roi !
Evidemment, je n'ai pas ce portrait-là, moi.

Mais elle a cru l'histoire et, depuis lors, je mange
Presque toute sa part.

QUIJADA

Comment ?

LE PERSÉCUTÉ

Sa face change,
S'allonge, et je crois bien que l'espoir du trésor
Promis, la mine plus que la faim !

QUIJADA, *avec horreur*

Mais, Señor !...

LE PERSÉCUTÉ, *débordant d'une joie profonde*

Elle compte les jours ! Quand il faudra lui dire
La dure vérité, je m'entendrai maudire !...
Elle se fera mettre avec les autres, là.

(*Il montre le côté des cabanons.*)

QUIJADA, *debout, le prenant par le bras avec violence*

Vous êtes un infâme ! Un misérable !...

(*Des gardiens et des frères saisissant Quijada.*)

Holà !

QUIJADA, *se débattant*

Ah ! Laissez-moi ! Laissez ! Cet homme... mon bon frère,
Si vous saviez !

LE FRÈRE, *à un gardien*

Il faut, sans vous laisser distraire,
Le surveiller. Il peut devenir dangereux !

QUIJADA

Ecoutez !

LE FRÈRE, *avec autorité*

Non ! Plus tard ! Calmez-vous !

QUIJADA

C'est affreux,

Ce qu'il m'a raconté !

LE FRÈRE, *avec autorité*

Calmez-vous !

QUIJADA, *effrayé*

Oui !

(*A part, assis.*)

Tout semble

Tourner ! Je ne veux pas voir tout tourner !... Je tremble !...
Est-ce que je n'ai pas aussi ces yeux hagards ?
Est-ce qu'on ne lit pas aussi dans mes regards
Que je suis, comme ils sont, une pauvre cervelle
Détraquée ?... Ah ! j'ai peur ! Ah ! Je veux fuir vers Elle !...
Sortir de cet enfer !...

(*Après un instant de silence.*)

A-t-elle su comment
On me traitait ? Oh ! non... — Non, non !... — En ce moment
Elle est déjà partie... Ils sont seuls dans le coche
Qui les emporte vers Madrid... — à deux !...

LE FRÈRE, *à Quijada*

La cloche

A sonné le salut !

LE GARDIEN, *s'interposant*

Mieux vaut qu'il reste ici,
Mon frère. Le grand air lui fait du bien.

(*Le frère acquiesce d'un signe de tête.*)

QUIJADA, *au gardien*

Merci !

(*Tous les fous se dirigent vers la chapelle qui se trouve dans le fond. — Cortège de frères et de gardiens. — L'orgue prélude en sourdine.*)

SCÈNE II

QUIJADA, LE GARDIEN, *dans le fond. Celui-ci sort après quelques instants*

QUIJADA

Je voudrais reposer, ne plus penser !... Ma tête
Est pleine d'un grand bruit formidable... — La fête
Devait être joyeuse et belle ce matin !
Je La vois, promenant Son sourire mutin
Sur la foule massée aux portes de l'église !
Le vieux chantre, branlant sa bonne tête grise,
La regardait marcher, venir, tout ébloui !...
Elle avait oublié tout l'univers, Elle !... Oui !...
— N'y pensons plus !... — La matinée était très belle !
Tout s'était fait splendide et radieux... pour Elle !
Oui !... Mais je suis certain qu'Elle n'en a rien vu,
Car tout est chant, rayon, parfum, splendeur, pourvu
Que l'on marche à côté de l'être que l'on aime !
— N'y pensons plus !... Je veux méditer un poème...

SCÈNE III

QUIJADA, SANCHO, LE GARDIEN

LE GARDIEN, *à Sancho*

Le voilà, faites vite !

QUIJADA, *continuant à rêver*

Oui !... Je veux travailler !... —
Durant un mois, ils s'amusèrent à railler
Le misérable fou...

SANCHO

Señor...

QUIJADA, *surpris*

Ah !... Vous !...

SANCHO

Silence !
(*Humblement.*)
Señor, pardonnez-moi d'abord la violence
Indigne...

QUIJADA

Soit ! C'est bien ! N'en parlons plus ! Comment
Êtes-vous en ces lieux ? Pourquoi ?

SANCHO

Mais... seulement
Pour vous délivrer.

QUIJADA

Ah ! oui ! C'est une méprise
Terrible, et que je n'ai pas encore comprise !

Je suis heureux ! Je sors d'un songe affreux ! Merci,
Sancho ! Vous me sauvez ! C'était horrible ici !
Parmi ces malheureux ! Je sentais la folie
Dans l'air, autour de moi, sur mon front ! On n'oublie
Point de pareils instants et je n'oublierai pas
Que vous me délivrez, mon bon Sancho !

SANCHO

Plus bas !

QUIJADA

Pourquoi ?

SANCHO, *d'un air mystérieux*

Chut ! — Mon beau-frère est gardien dans la place...

QUIJADA

Que craignez-vous ? Pourquoi me parler à voix basse ?

SANCHO

Chut ! — Grâce à lui, j'ai pu, contre les règlements,
Pénétrer jusqu'à vous.

QUIJADA

Vous disiez : mes tourments
Allaient finir... j'allais être libre !

SANCHO

Peut-être !
Mais laissez-moi parler ! Vous devez tout connaître !

QUIJADA

Oui !

SANCHO

D'abord, vous savez, si l'on vous a mûré
Dans ce tombeau, c'est que la nièce du curé
L'a voulu !

QUIJADA

Ne parlez jamais sans respect d'Elle...
Ou sortez !

SANCHO

Enfin, soit ! soit ! Restez-lui fidèle !
Mais voici ce qu'on dit au village à présent :
On avait peur de vous. *On* crut en vous faisant
Enfermer, éviter des querelles... pénibles.

QUIJADA

C'est impossible !

SANCHO

Soit ! Les choses impossibles
Arrivent parfois.

QUIJADA

Non !

SANCHO

En tous cas, je crois bien
Que l'*on* veut vous garder longtemps ici !

QUIJADA

Combien
De temps ?

SANCHO

Toujours !

QUIJADA

Toujours !

SANCHO

La chose est évidente !
Il faut fuir !

QUIJADA

Oui ! je veux... mais comment ? Leur prudente
Vigilance jamais ne se trouve en défaut !
Il faut fuir ! C'est très bien de dire " il faut ! " — Il faut !
Avez-vous le moyen ?

SANCHO

J'ai le moyen !

QUIJADA

Dis vite !
Hâte-toi, Sancho ! Parle ! On peut venir ! Profite
De cet instant qui peut ne jamais revenir !

SANCHO

Ne vous agitez pas ! Non ! Nul ne peut venir !
Tous les frères sont là.

(*Il montre l'église.*)

C'est aujourd'hui la fête
Du Prieur, parlons bas, et quiétude parfaite,
Car, après le Salut, ils chantent *Te Deum*.
Nous avons un quart d'heure encore, au minimum !

QUIJADA

Parle ! parle ! Sancho !

SANCHO, *montrant le gardien*

Voici ! Sa femme est lasse
De ce métier qu'il fait. Il quitterait sa place,
Surtout si l'on consent à le dédommager...
Il peut vous laisser fuir, sans risque et sans danger
Tout à l'heure !

QUIJADA

Comment ?

SANCHO

Tous, et le portier même,
Seront au *Te Deum*. Vous voyez le problème
N'est pas très compliqué. Quand il va commencer
Et que vous aurez vu, là, le portier passer
Pour se rendre à l'église, il vous suffit de suivre
Mon beau-frère, qui, d'un tour de clef, vous délivre !
Une fois dehors...

QUIJADA

Oh ! dehors ! La liberté !
Merci, mon bon Sancho !

SANCHO

Pour être en sûreté,
Vous viendrez chez moi.

QUIJADA

Oui...

SANCHO

Seulement, il demande
Un dédommagement... une somme... pas grande...
Car il perdra sa place...

QUIJADA, *hésitant*

Une somme... d'argent ?

SANCHO

Oui... pas beaucoup... oh ! non ! Il n'est pas exigeant !
Mille douros !...

QUIJADA

Hélas ! Je n'ai pas cette somme !

SANCHO

Un mot suffit, lorsqu'il s'agit d'un gentilhomme.
Vous la paîrez plus tard, quand vous serez dehors !

QUIJADA

Je n'ai plus rien !

SANCHO

Comment, plus rien ?

QUIJADA

Non !

SANCHO

Mais alors,
Les cinq mille douros de la vigne vendue
Par vous ?

QUIJADA

Je n'ai plus rien ! Cette somme est... perdue !

SANCHO

Perdue ! Est-il possible ! — Oh ! pardon — je vous crois !
Mais c'est que... je ne puis... il faut...

QUIJADA

Porter ma croix
Jusques au bout ! — C'est bien ! — Merci pour la pensée
Qui vous vint de m'aider à fuir l'ombre glacée
Qui tombe de ces hauts murs noirs ! — Merci !

SANCHO

Je vais
Tenter de lui parler pour vous !

(*A part, se dirigeant vers le gardien.*)

Moi qui rêvais
Que mon pauvre Alonso... Déception cruelle !

QUIJADA, *à part*

Je ne regrette rien, puisque c'était pour Elle !
— Oh ! ces gémissements éternels, dans ces cours !...

(*Observant Sancho et le gardien.*)

S'il pouvait consentir !... Tous ces gens, leurs secours
Sont à vendre... Il dit non ! La chose est naturelle...
— Je ne regrette rien, puisque c'était pour Elle !
Je ne croirai jamais qu'Elle sache que l'on
M'a jeté dans ce sombre enfer ! Jamais !

(*A Sancho, qui revient.*)

C'est non ?

SANCHO

Il consent !

QUIJADA, *avec joie*

Il consent !

SANCHO

Vous voyez que je plaide

Assez bien ! Il consent à vous prêter son aide
Sans dédommagement ! Oui ! Vous n'en direz rien
A ma femme !

QUIJADA

Ah ! Sancho, merci !

SANCHO, *montrant le gardien*

C'est ce vieux chien
De garde, qu'il vous faut remercier ! Mais comme
Vous tremblez !

QUIJADA

Ce n'est rien !

SANCHO

Calmez-vous !

(*A part.*)

Le pauvre homme
J'en ai pitié !

QUIJADA, *au gardien*

Merci, Señor ! Merci ! Merci !
Dante avait oublié ce cercle d'enfer-ci !
Ces cris, ces hurlements, ces éternelles ombres...
L'air est plein d'un tumulte étrange d'ailes sombres...
Ah ! voir le grand soleil mourir sur ces coteaux
Empourprés, autrement qu'entre ces lourds barreaux !
Merci ! Je suis heureux ! Je suis heureux !

LE GARDIEN, *à Sancho*

Cet homme
S'agite trop.

SANCHO, *à Quijada*

Allons ! du calme ! Alors c'est comme
Je vous ai dit ! N'oubliez pas ! Quand le portier
Aura passé là...

(*Il montre le fond de la cour.*)

QUIJADA, *l'interrompant*

Oui ! oui !

SANCHO

Prenez le sentier
Pour vous rendre à l'auberge. Evitez la grand'route...

QUIJADA

N'ayez crainte.

SANCHO

A bientôt !

QUIJADA

A bientôt !

SANCHO, *à part*

Je m'écoute
Beaucoup trop ! Enfin... Bast ! C'est un si vieil ami !

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

QUIJADA. *Dans le fond le* GARDIEN *se montre à intervalle après avoir reconduit Sancho*

QUIJADA

Ah ! bientôt ! Oui ! bientôt ! Je marcherai parmi
Les oliviers, là-bas, sur la colline rousse,
Et la brise du soir, compatissante et douce,
Caressera mon front à travers mes cheveux !
Je veux mieux profiter de mes beaux jours ! Je veux
Vivre au grand air ! Aller m'asseoir au bord des sources
Qui chantent ! Rechercher les sommets où mes courses
D'enfant aboutissaient, et d'où, dans l'air vermeil,
Je regardais voler les aigles au soleil !
Du haut de la Sierra la plaine où l'ombre glisse
A des tons verts et bruns pâles, de haute lice
Fanée ! Et puis aussi, je veux aller revoir
Le bosquet où souvent Elle aimait à s'asseoir,
Sur le bord du torrent où sont les lauriers-roses...
Oui ! Là, je pourrai mieux me souvenir des choses
Qu'Elle disait ! Que les platanes étaient verts !
Elle voulait toujours que je lise des vers...
Elle trouvait les mots d'une âme très profonde...
Et nous n'étions qu'à deux, rien qu'à nous deux, au monde !
Rien n'était vrai ! Rien ! Rien ! Elle riait de moi !
Elle riait à voir mon imbécile émoi,
Et tout était calcul, et tout était mensonge !
Cette pensée est là qui me mord, qui me ronge :
Ces beaux yeux, ces doux yeux, qui reflétaient en eux
Toute la pureté du grand ciel lumineux,
Lorsqu'ils semblaient au loin, de leurs larges prunelles

Suivre sur l'horizon un rêve aux blanches ailes,
Ils songeaient seulement : Quels mots vais-je employer
Pour charmer ce vieux sot stupide et pour ployer
Au gré de mon caprice et de ma fantaisie,
L'âme qu'en se jouant ma main frêle a saisie !
Rien n'était vrai ! voilà ! C'est bien simple vraiment !
S'il est si bête qu'il ne voit pas qu'on lui ment,
S'il est si bête qu'il ne puisse pas comprendre
Qu'on rit de lui, l'on peut — c'est bien simple ! — le prendre
Pour jouet, et plus tard on pourra le briser,
Quand on n'en voudra plus ! Voilà ! — Diviniser
Un être humain est toujours chose impie et folle,
Et Dieu se fait venger, tôt ou tard, par l'Idole !...
Qui me disait cela ? Je ne sais plus ! Et puis
Ce sont des mots, des mots seulement ! Je ne puis
Croire que là, du haut de son ciel, impassible
Dieu me regarde en ce moment ! C'est impossible !
Un homme aurait pitié, s'il lisait en mon cœur,
Et Lui, le Tout-Puissant, l'Éternel, le Vainqueur,
Il irait employer son pouvoir formidable
A se venger d'un pauvre être, d'un misérable,
Qui s'est trompé de route en cherchant le bonheur !...
Ah ! ces fous pourraient bien chanter en son honneur !
Il existe pourtant !... Que supposer ? Que croire ?
Il sait tout. Il voit tout. Il comprend tout. Nuit noire !
Est-ce que j'ai jamais, moi, voulu l'offenser ?
Ah ! Quel supplice atroce et poignant, de penser !

(*Regardant par la fenêtre.*)

Quelle immense terreur ces rouges crépuscules
Portent en eux !... Terreur !...

(*Un bruit de grelots se fait entendre. Quijada, montant*

sur le banc qui se trouve sous la fenêtre, regarde en dehors.)

Tiens ! des grelots... des mules...
Un char... Il va passer au pied du mur... je vois
Très bien ! Ils vont au pas... — Je connais cette voix !...
C'est Elle ! Elle me voit !...

(*Criant au dehors, les bras hors des barreaux.*)

Oui ! C'est moi ! Dorothée !
Dorothée !...

(*Il quitte lentement la fenêtre après un long silence et dit avec égarement, d'une voix étouffée.*)

Oh !... Sa main, qu'Elle n'a point ôtée
D'entre les siennes ! — Oh ! Leurs deux fronts se joignant !...
Elle n'a pas tourné la tête, en s'éloignant !
Elle m'avait bien vu, pourtant, et sa prunelle
A gardé son éclat joyeux !... C'est vrai ! C'est Elle !
C'est Elle ! Elle ! — Je n'avais pas encor souffert ! —
C'est Elle qui m'a fait jeter dans cet enfer !...

(*Il tombe anéanti sur un des bancs qui garnissent le préau et demeure le front entre les mains. Dans l'église l'orgue prélude. Chœur des fous et des moines.*)

" Te Deum laudamus
" Te Dominum confitemur ! "

LE PORTIER, *au gardien dans le fond*

Voici les clefs ! Je crois qu'il ne viendra personne,
Mais faites attention d'aller voir si l'on sonne...

(*Il entre dans l'église.*)

LE GARDIEN, *après quelques instants d'attente, frappant sur l'épaule de Quijada.*)

Eloignez-vous, avant que l'on n'ait pris l'éveil !

QUIJADA, *après un silence, avec égarement*

Regardez-les marcher à deux, vers le soleil !
Quelle ivresse trahit l'abandon de sa pose !
Comme son regard luit... Comme son front est rose...

(*Ses mains se crispent sur sa poitrine.*)

Si je criais, le poids, ici, serait moins lourd !

(*D'une voix brisée.*)

Mon amour, mon amour chérie, ô mon amour,
Il va donc t'emporter vers la pourpre et la flamme !
Il va t'avoir ! Avoir ton corps ! Avoir ton âme !
Embrasser tes genoux... dénouer tes cheveux......
Et quand tu diras : " Va ! Fais ceci, je le veux !... "
Il pourra s'élancer, indomptable et fidèle,
Et lutter, et souffrir, en songeant : " C'est pour elle ! "

(*Fou, les mains crispées sur la poitrine.*)

Si je criais... Ce poids diminuerait, je crois !

(*La raison lui revient.*)

Comment souriras-tu, mon amour, quand ton roi,
Ton élu bien-aimé, fera passer en toi,
Dans l'ardente douceur des suprêmes mystères,
Le flamboîment du sang qui court dans ses artères...

(*Désespérément.*)

Je veux m'enfuir ! Je veux sortir de moi... Sortir
De moi... vous m'entendez... Je veux ne plus sentir
Ce lent déchirement... cette lente tenaille...
Je veux m'enfuir ! Je veux que mon âme s'en aille.

(*Les mains sur la poitrine et la gorge.*)

Mon âme est là qui monte et qui m'étouffe ! Il faut
Qu'elle sorte ! — Qu'un cri, qu'un râle, qu'un sanglot
Me délivre du poids écrasant qu'est mon âme !...

(*Il crie... il crie et son cri peu à peu se transforme en un furieux hurlement forcené.*

Quelques gardiens sortent de l'église et s'efforcent de s'emparer de lui. Il se débat. On le blesse. Il s'échappe et frénétiquement va se meurtrir le visage aux barreaux.)

Finis-en donc d'un coup ! Finis ! Géant infâme !...

(*Couvert de liens, il éclate de rire.*)

Toi qui me fis un cœur qui peut souffrir autant,
Dis que ton œuvre est bon, Seigneur, et sois content !

SCÈNE V

QUIJADA, LE GARDIEN, FRÈRES CÉLITES, ALIÉNÉS, *sortant de l'église*

LE GARDIEN, *à un des frères*

N'approchez pas, mon Frère !

LE FRÈRE

Oh ! Le malheureux !

UN AUTRE

Gare !

LE GARDIEN

Un accès de fureur l'a saisi !

PREMIER FRÈRE

Qu'on prépare
Le dernier cabanon au bout du corridor !

LA MÉRE

Ma fille !... Mon enfant !... Prenez garde... Elle dort !

PREMIER FRÈRE

Est-ce prêt ?

LE GARDIEN

Pas encor !

LE FRÈRE, *à des gardiens*

Vous, restez à portée !...

L'AMANTE, *caressante, au Persécuté*

Est-ce que je l'aurai bientôt ?...

QUIJADA, *avec un effort pénible, il a, malgré ses liens, tiré de sa poitrine un bout de ruban rose. Il le regarde avec une douleur et une ivresse profondes, puis l'embrassant passionnément dans un sanglot.*

Ma Dorothée !...

28 *Mars* — 25 *Avril* 1900.

TABLE

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Première Edition : le treize juin mil neuf cent deux.
Deuxième Edition : le trente mai mil neuf cent huit.
Troisième Edition : le dix décembre mil neuf cent neuf.
La présente édition, qui fait partie de la suite intégrale du “ *Cycle des Douze Génies* ”, éditée par Eugène Fasquelle : le dix juin mil neuf cent treize.